556

UN MÉNAGE PARISIEN.

556

UN MÉNAGE PARISIEN

DRAME EN DEUX ACTES,

PAR MM. LAURENCIN ET EDOUARD MONNAIS.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 juin 1839.

813.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. DERVILLY	M. BOCAGE.
Mme DERVILLY	Mme DORVAL.
CÉCILE DE LUXEUIL, leur nièce	Mlle PROSPER.
OLIVIER DELAUNAY	M. PAUL.
JULES FRÉMONT	M. RHOZEVIL.
Mlle PRÉVAL	Mlle JULIENNE.
UNE FEMME DE CHAMBRE	Mme DESMARES.

La scène se passe à Paris, chez madame Dervilly.

384

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon, avec porte au fond et deux portes latérales. Une table avec plumes et encrier.

SCÈNE I.

CÉCILE, *occupée à travailler auprès d'un guéridon,* JULES, *entrant par le fond.*

JULES.

Mademoiselle Cécile!...

CÉCILE, *se levant et laissant son ouvrage.*

Ah! monsieur Jules! comment! c'est vous! et depuis quand de retour à Paris?

JULES.

Depuis ce matin, par Laffite et Caillard... cinquante-cinq lieues en vingt heures! C'est agréable de voyager ainsi, surtout lorsqu'on revient près de ce qui vous est cher.

CÉCILE.

Mais vous quittiez votre famille. Comment l'avez-vous laissée?

JULES.

En parfaite santé. Mon père et moi, nous nous sommes quittés très contents l'un de l'autre.

CÉCILE.

Vraiment?

JULES.

Oui, mademoiselle, et j'espère que vous le serez aussi de moi, car j'ai réussi dans tout ce que je voulais, et ce n'était pas facile; mais j'y ai mis une adresse, une fermeté...

CÉCILE, *souriant.*

Ah!

La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. PALIANTI, fait partie de la collection des mises en scène publiées par le journal *la Revue et Gazette des Théâtres,* rue Sainte-Anne, no 55.

JULES.

Oui, mademoiselle, de la fermeté; oui... Vous m'aviez reproché souvent d'être timide, de ne pas savoir me faire écouter. J'ai dit à mon père: « Vous voulez que je sois notaire, et notaire à Paris; eh bien! moi, mon père, je vous déclare que je ne demande pas mieux; c'est mon goût, ma vocation; je suis déjà premier clerc, et, puisque vous le désirez, à la première occasion j'achèterai une charge. »

CÉCILE.

A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler et montrer du caractère.

JULES.

Et puis je lui ai tant parlé de vous, de moi, tant répété que sans vous je ne pourrais souffrir ni le notariat ni la vie; qu'avec vous, au contraire, je me sentais appelé à faire de grandes choses...des actes magnifiques, des affaires d'or!.. Bref, je l'ai touché, convaincu. Dès le lendemain j'ai quitté Tournai, j'ai pris la diligence à Lille, et j'arrive au grand galop vous apporter cette bonne nouvelle.

CÉCILE.

Je vous en remercie, monsieur Jules; je vous sais d'autant plus de gré de votre empressement que ce voyage, assez long et si rapide, paraît vous avoir bien fatigué.

JULES.

En effet... les nuits sont fraîches, et lorsqu'on les passe à la belle étoile...

CÉCILE.

Comment cela?

JULES.

Aussi j'étais et je suis encore d'une colère contre celui qui m'a valu cet agrément-là...

CÉCILE.

Qui donc?

JULES.

Eh! un monsieur... un de ces voyageurs qui ont l'habitude de prendre leurs aises partout, d'abuser de la complaisance des autres. Jugez plutôt... J'avais retenu la première place, la meilleure, celle du coin, au fond; j'arrive et je la trouve prise par ce monsieur. J'allais me plaindre, comme bien vous pensez...

CÉCILE, *riant.*

Oh! ce ne n'est pas bien sûr.

JULES.

Mais les chevaux sont partis; les autres voyageurs murmuraient; il a bien fallu me résigner. Quelques heures après, il faisait nuit; le sommeil s'était emparé de moi. Tout à coup je me sens secouer le bras; c'était encore mon voyageur qui me criait: « Allons, jeune homme, allons, que diable! un peu de galanterie; vous ne laisserez pas une dame monter sur l'impériale. » Tout étourdi de cette apostrophe, je regarde; j'aperçois une dame qui réclamait sa place, celle que j'occupais et qui lui appartenait en effet. Je voulais parler...

CÉCILE, *souriant.*

Mais vous vous êtes tu, et vous avez cédé.

JULES.

Il le fallait bien; l'aplomb, le sang-froid de cet homme me déconcertaient, et j'en éprouvais tant de colère que je ne trouvais pas une raison. Pendant ce temps le conducteur nous pressait d'en finir, et je ne sais comment cela s'est fait, mais, tout en ne voulant pas y aller, je me suis trouvé là-haut sur la banquette, où j'ai passé la nuit par un temps affreux, à la place de ce monsieur, car c'était la sienne. Je l'ai su plus tard, et alors je me suis bien repenti...

CÉCILE.

De ne pas lui avoir cherché querelle?

JULES.

Moi! oh! non... mais de m'être laissé jouer ainsi.

CÉCILE.

A la bonne heure! car je n'aime pas les mauvaises têtes.

JULES.

Vraiment!... Mais j'ai tort de vous parler de tout cela, surtout en ce moment... quand je ne devrais penser qu'au bonheur de vous revoir et m'occuper de ce qui m'intéresse bien autrement... de notre mariage. Car maintenant cela m'est permis; rien ne s'opposera plus à ce que nous parlions à votre tante.

CÉCILE.

Ma tante! oh! non, pas encore...

JULES.

Pas encore! et pourquoi donc?.. Madame Dervilly connaît mon amour, mes intentions.

CÉCILE.

N'importe... pas sur-le-champ. Elle n'est pas seule en ce moment; mademoiselle Préval est avec elle.

JULES.

Mademoiselle Préval? Ah! oui, mademoiselle Léocadie Préval, cette riche demoiselle qui parle tant de sa fortune et si peu de son âge.

CÉCILE.

Excellente personne, la meilleure, pour ne pas dire la seule amie de ma tante.

JULES.

Oh! je suis loin d'en dire du mal; je sais combien elle est bonne, affectueuse, obligeante, et d'ailleurs, ne suffit-il pas de l'attachement qu'elle vous porte, à vous et à votre tante? Mais j'attendrai qu'elle soit partie.

CÉCILE.

Oh! non, c'est inutile... je vous l'ai dit... pas aujourd'hui... plus tard... le moment n'est pas favorable.

JULES.

Qu'entends-je? et que signifie?... Madame Dervilly s'opposerait-elle... ne voudrait-elle plus?...

CÉCILE.

Je ne dis pas cela.

JULES.

Ainsi ce n'est pas elle! Qui donc, alors, et pourquoi m'empêcher de lui parler?

CÉCILE, *avec embarras.*

Parce que... des motifs... des circonstances...

JULES.

Et... ces motifs.., ces circonstances?

CÉCILE.

Je ne puis vous les dire, mais plus tard... attendez.

JULES.

Oui... attendez qu'un autre se soit présenté, n'est-il pas vrai?

CÉCILE.

Un autre!

JULES.

Oui, mademoiselle... oui, un autre, qui vient ici chaque jour...

CÉCILE.

Qui? monsieur Olivier Delaunay?

JULES.

Lui-même.

CÉCILE.

Ah! monsieur Jules!... encore ces soupçons, quand vous m'aviez promis...

JULES.

Il est vrai... mais, après ce qui se passe aujourd'hui, comment douter que vous l'aimiez, que vous me le préfériez? C'est tout simple; il est riche, lui; il peut vous offrir une fortune toute faite.

CÉCILE.

Et vous pourriez croire?... C'est indigne!...

JULES.

Moi!... je ne crois rien. Au reste, mademoiselle, je sais ce qui me reste à faire.

CÉCILE.

Mais, monsieur... (*à part.*) Ah! pourquoi monsieur Olivier m'a-t-il défendu...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADEMOISELLE PRÉVAL, *sortant de l'appartement de Clémentine*.*

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à la cantonade.*

C'est bien, c'est bien, ma chère; ne vous dérangez pas, je vous en conjure. (*à Cécile.*) Cette bonne Clémentine, je vois avec plaisir qu'elle se ressent à peine de notre frayeur d'hier. (*apercevant Jules.*) Ah! (*d'un ton très affable.*) Ah! que vois-je? monsieur Jules Frémont?

JULES.

Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Vous voilà donc de retour enfin! Dieu soit loué!... encore un défenseur... car si vous aviez été là hier au soir...

JULES.

Comment? Que vous est-il donc arrivé, mademoiselle?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est tout au plus si je le sais... car je n'ai rien vu, rien entendu... Dès le premier moment une espèce de vertige... de palpitation m'a saisie!... Enfin vous m'en voyez encore toute tremblante... Ah! que les femmes sont malheureuses!... j'entends les femmes seules, sans appui... comme cette chère Clémentine, votre tante, dont le mari voyage, ou comme nous, ma bonne Cécile, deux faibles demoiselles qui déjà n'ont plus de père... et n'ont pas encore d'époux... Rien ne leur sert de se rapprocher, de s'unir!... Il y a six mois, quand j'eus le malheur de perdre mon cousin, l'ancien sénateur, et d'hériter d'une grande fortune...

JULES, *à part.*

Nous y voilà.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *regardant Jules.*

D'une très grande fortune, qui pour moi, orpheline, habitant la province et sans expérience des affaires, n'est qu'un embarras de plus.. je compris la nécessité, en arrivant à Paris, de me chercher un asile honorable, et je crus l'avoir trouvé dans ce quartier tranquille, dans cette maison qui m'appartient, située à l'extrémité des Champs-Elysées. Elle était occupée déjà par une femme charmante qui devint en peu de temps ma meilleure amie... Vous le savez, Cécile, je n'eus d'autre société que votre tante et vous, je n'allais à la promenade qu'avec vous. Je pensais qu'à défaut d'autre appui, et quoique votre tante n'eût pas son mari auprès d'elle, il suffisait à madame Dervilly de son titre de femme mariée pour me protéger et éloigner de moi les dangers qui menacent une demoiselle... Eh bien! malgré cela, voyez ce qui arrive!... Hier nous allons au spectacle ensemble, toutes les trois, dans ma loge, (*à Jules.*) une loge que je viens de louer à l'année... Il faut bien que j'emploie mon revenu à quelque chose, et puis c'est une occasion de procurer quelque distraction à cette bonne Clémentine et à Cécile qui vivent ici en vraies recluses.

JULES, *à part.*

C'est cela... ces deux dames lui servent de chaperon.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Nous étions à peine assises dans ma loge... une

* Cécile, mademoiselle Préval, Jules.

Archives de la Ville de Bruxelles

première de face... Aimez-vous l'Opéra, monsieur Jules?

JULES.

Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien! lorsqu'il pourra vous être agréable...

JULES.

Mille remercîments, mademoiselle... Enfin...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Enfin... des impertinents, d'affreux lions à barbe que je déteste, ont eu l'audace de s'attacher à moi, de me prendre pour point de mire.

CÉCILE.

Pardon, c'était...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'était moi... c'était bien moi... je ne puis me tromper... J'ai soutenu assez longtemps le feu de leurs lorgnettes, et sans monsieur Olivier qui s'est trouvé là par hasard!... Que faire désormais?... quel parti prendre?... Il faut donc ne jamais sortir?.

JULES.

Non pas, mais il faut vous faire accompagner.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! je vois bien que, malgré mon amour pour ma chère indépendance, il me faudra y renoncer, et suivre les avis de mon notaire, votre patron, monsieur Jules, qui me répète sans cesse : « Mais mariez-vous donc, mademoiselle Léocadie. Je sais bien que vous avez encore le temps d'attendre, mais avec une fortune comme la vôtre on ne peut pas se passer d'un mari... Sans cela que ferez-vous de votre terre de Saintonge, qui contient la plus belle chasse du département? » Aimez-vous la chasse, monsieur Jules?

JULES.

Beaucoup, mademoiselle!...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Lorsqu'il pourra vous être agréable...

JULES.

Bien reconnaissant.

CÉCILE, *à part, avec inquiétude.*

Comment, est-ce qu'elle voudrait?...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

« Que ferez-vous de votre parc de Chantilly... de vos soixante mille livres de rente... »

JULES.

En effet... Au reste, lorsqu'il vous plaira de faire un choix, cela vous sera facile.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Trop bon... mais je me suis fait certaines idées sur le genre de caractère... de figure... d'habitudes que je voudrais dans mon mari... en sorte que... j'attends... j'hésite... je flotte... Je tiendrais avant tout à ce qu'il eût une occupation... un état honorable et tranquille.

JULES, *avec intention, en regardant Cécile.*

Un notaire, par exemple.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oui... un notaire me conviendrait assez... Mais cela me rappelle que le mien m'attend à midi... Si vous deviez retourner à votre étude et que ce ne fût pas abuser de votre obligeance...

JULES.

Comment donc... mademoiselle, enchanté...

CÉCILE, *à part.*

Comment!... il accepte!

MADEMOISELLE PRÉVAL, *arrangeant son châle.*

Plusieurs actes à signer... Cette succession est pour moi une source de tracas... non pas les immeubles, qui s'élèvent à près d'un million, mais les valeurs mobilières, les inscriptions, les actions, les créances hypothécaires, chirographaires... Je m'embrouille dans les termes... Et trois cent mille francs que j'ai en portefeuille... dont je ne sais que faire!... A propos, monsieur Jules, on disait que votre patron songeait à vendre son étude et que vous pensiez à l'acheter?

JULES.

En effet, mademoiselle, (*avec intention, en regardant Cécile.*) il en a été question un instant... mais depuis j'ai cru devoir y renoncer.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Pourquoi donc?

JULES, *appuyant.*

Ah! des motifs... des circonstances...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Au reste, si vous reveniez à ce projet... je serais charmée de pouvoir en quelque chose...

JULES.

Mille grâces.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Nous en causerons; mais l'heure presse, et puisque vous voulez bien être mon cavalier... (*Elle lui prend le bras.*) Sans adieu, Cécile... je reviendrai bientôt, ma belle, et nous tâcherons de décider votre tante à faire un tour de promenade.

JULES, *entraîné par mademoiselle Préval.*

Mademoiselle, veuillez avoir la bonté de présenter mes hommages à madame Dervilly.

(*Ils sortent tous les deux par le fond.*)

SCÈNE III.

CÉCILE, *seule.*

Il part... il se laisse entraîner par elle! Il s'éloigne, fâché, irrité contre moi!... Oh! c'est bien mal à lui de me soupçonner, de me croire capa-

ble d'en aimer un autre... Et ne pouvoir le détromper! Oh! non, monsieur Olivier me le disait hier encore : « Si vous aimez votre tante... si vous tenez à son repos, ne lui parlez pas encore de votre mariage... attendez, plus tard. » Mon Dieu! je veux bien attendre un peu... mais monsieur Jules le voudra-t-il, lui? Et puis mademoiselle Préval qui paraît si pressée de se marier... (*Elle remonte le fond comme pour les suivre des yeux.*) et qui ne cessera, comme à l'ordinaire, de lui parler de sa fortune... de sa loge à l'Opéra... (*Madame Dervilly entre.*) Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

SCÈNE IV.

LA MÊME, MADAME DERVILLY.

MADAME DERVILLY, *allant à elle.*

Malheureuse! toi, Cécile?

CÉCILE.

Ah!

MADAME DERVILLY.

Et pourquoi donc?... réponds.

CÉCILE, *cherchant à se remettre.*

Mon Dieu, ma tante... vous savez... quelquefois on dit cela pour peu de chose.

MADAME DERVILLY.

A ton âge... oui... c'est vrai... Mais dis-moi... m'avait semblé... Tu n'étais pas seule?

CÉCILE.

Non, ma tante... mademoiselle Préval vient de sortir avec monsieur Jules.

MADAME DERVILLY.

Je ne m'étais pas trompée... j'avais cru reconnaître sa voix. Eh bien! tu l'as vu... Est-il satisfait de son voyage?

CÉCILE, *tristement.*

Oui, ma tante.

MADAME DERVILLY, *souriant.*

A-t-il enfin osé parler à ce père si redoutable?

CÉCILE, *de même.*

Oui, ma tante.

MADAME DERVILLY.

Oh! mon Dieu! comme tu me dis cela! quel air triste!... Est-ce que monsieur Jules aurait échoué?

CÉCILE.

Non, ma tante, au contraire.

MADAME DERVILLY.

Alors, pourquoi n'es-tu pas plus gaie?... Moi qui croyais que ce mariage était l'objet de tous tes vœux, et qui m'en occupais secrètement, sans t'en rien dire...

CÉCILE, *vivement.*

Comment!... vous?... vous, ma tante!

MADAME DERVILLY, *surprise.*

Assurément!... Et quand je vous le dis, Cécile, qui vous donne le droit d'en douter? (*Silence de Cécile.*) Allons, sois sincère. Tu as laissé échapper quelques mots qui m'ont blessée... je tiens à savoir qui te les a dictés.

CÉCILE.

Eh bien! ma tante, si vous l'exigez absolument, je vous avouerai que c'est... monsieur Olivier.

MADAME DERVILLY, *surprise.*

Monsieur Olivier?

CÉCILE.

Oui, ma tante; c'est lui qui m'a dit... qui m'a conseillé... de ne vous parler de mon mariage avec monsieur Jules que le plus tard possible.

MADAME DERVILLY, *à part.*

Olivier!... Que signifie?... L'aimerait-il?

CÉCILE.

Il disait que cela vous ferait de la peine.

MADAME DERVILLY.

A moi!

CÉCILE.

Il a même ajouté que le seul mot de mariage réveillerait en vous des souvenirs...

MADAME DERVILLY, *avec un mouvement de joie.*

Ah! ah! c'est pour cela. Monsieur Olivier t'a dit... Il suffit.

CÉCILE.

Voilà la seule raison, ma tante.

MADAME DERVILLY.

Oui, mon enfant, je te crois.

CÉCILE.

Et vous ne m'en voulez pas?

MADAME DERVILLY.

Nullement, pourvu qu'à l'avenir tu ne prennes conseil que de moi, que tu n'écoutes pas les étrangers.

CÉCILE.

Oh! certainement, ma tante... mais, monsieur Olivier... je ne savais pas que ce fut là un étranger... lui que nous voyons si souvent, lui dont l'oncle fut votre tuteur.

MADAME DERVILLY.

Oui, et le souvenir de ce digne homme, de son amitié, de ses soins parternels, me sera toujours cher. (*à elle-même.*) Ah! s'il avait vécu, que de chagrins il m'aurait épargnés peut-être! Monsieur Dervilly n'aurait pas méconnu sa voix... (*à Cécile.*) Au reste, monsieur Olivier a hérité de ses vertus, de sa probité et de son dévouement pour notre famille; aujourd'hui il est mon banquier, il veut bien m'aider de ses conseils pour des affaires d'intérêt.

CÉCILE.

C'est donc pour cela qu'il vient ici tous les jours ?

MADAME DERVILLY.

Tous les jours, non.

CÉCILE.

Si fait, ma tante, et même plusieurs fois... d'abord chaque matin avant d'aller à la Bourse...

MADAME DERVILLY.

Vous vous trompez, vous dis-je, et vous voyez bien qu'aujourd'hui même... il est près d'une heure, et cependant...

CÉCILE.

Il est en retard, c'est vrai, mais il viendra...

MADAME DERVILLY, *avec impatience.*

En vérité, Cécile...

UNE FEMME DE CHAMBRE, *annonçant.*

Monsieur Olivier Delaunay.

CÉCILE.

Là, ma tante, vous voyez bien... le voici.

MADAME DERVILLY.

Il suffit.

CÉCILE.

J'ai bien envie de lui faire des reproches.

MADAME DERVILLY.

Non, non, ne lui en parle pas; je désire savoir moi-même...

CÉCILE.

Bien, je me retire; mais, ma tante, je vous en prie, grondez-le bien fort.

OLIVIER *entre et salue.*

Madame. (*à Cécile.*) Mademoiselle Cécile...

CÉCILE.

Monsieur...

(*Elle le salue très froidement et sort.*)

SCÈNE V.

OLIVIER, MADAME DERVILLY.

OLIVIER, *gaîment.*

O ciel!... ce visage irrité... cet accueil glacial... Qu'ai-je donc fait à votre aimable nièce, madame, pour mériter un regard si plein de courroux ?

MADAME DERVILLY.

Je vais vous l'apprendre; mais avant de vous dire ses griefs contre vous, monsieur Olivier, j'ai à vous parler des miens.

OLIVIER.

Des vôtres, madame?

MADAME DERVILLY.

Oui... Avant de vous remercier pour la nouvelle preuve de zèle et d'attachement que vous m'avez donnée hier, il faut que je vous gronde, monsieur Olivier. Je vous l'ai déjà dit : il ne vous suffit pas de venir assidûment ici (*Mouvement d'Olivier.*) pour mes affaires, soit... et je ne puis que vous en savoir gré; mais nous vous rencontrons partout, vous semblez vous attacher à nos pas. Je ne vous vois pas toujours, mais les autres vous voient... Hier encore, sans l'inconvenance de quelques étourdis, j'aurais ignoré votre présence au spectacle.

OLIVIER.

Et vous voyez si jamais elle fut plus nécessaire...

MADAME DERVILLY.

Oui, vous m'avez protégée hier... mais chaque jour vos assiduités m'exposent à un danger plus grand, que je redoute plus encore; car elles peuvent faire naître des soupçons.

OLIVIER.

Que votre conduite, que toute votre vie détruisent. Et qui donc oserait vous accuser?

MADAME DERVILLY.

Vous oubliez qu'il ne faut qu'un mot, que le propos d'un fat, pour perdre la réputation d'une femme dans ma position... Songez-y, monsieur Olivier, songez-y bien, mon ami : je ne suis point libre de mes actions... je ne m'appartiens pas... je suis mariée.

OLIVIER, *avec tristesse.*

Eh! madame, je ne le sais que trop... oui, mariée à un homme indigne de vous, et pour les torts duquel vous avez cent fois trop d'indulgence.

MADAME DERVILLY.

Les torts de monsieur Dervilly, quels qu'ils soient, n'excuseraient pas les miens; je ne puis ni ne veux en aucune façon prendre sa conduite pour règle de la mienne.

OLIVIER.

A la bonne heure! mais suit-il de là que vous deviez vous condamner à toutes les souffrances, à tous les malheurs? que les consolations de l'amitié même doivent vous être interdites? Et parce que cet homme, méconnaissant tant de douces vertus et de nobles qualités, oubliant ses devoirs et les serments qu'il vous avait faits, après avoir dissipé sa fortune et la vôtre, vous a lâchement abandonnée, vous vous punissez de ses torts par l'isolement! Et vous, enfin, qui avez tant souffert des fautes de cet homme, il vous faudrait encore les expier!

MADAME DERVILLY.

Le monde le veut ainsi... Croyez-le bien, Olivier, si j'agissais autrement que je ne le fais, son blâme m'atteindrait... Que dis-je? il ne frapperait que moi; car voilà notre sort à nous autres femmes... celui que *l'opinion* et les lois de la société nous ont fait!

OLIVIER.

Ces lois sont injustes.

MADAME DERVILLY.

Injustes ou non, mon honneur dépend d'elles, je dois les respecter... et si j'étais près de l'oublier jamais, si, cédant au découragement, vous me voyiez quelque jour chanceler un instant, Olivier, vous êtes un honnête homme, un cœur loyal, je compte sur vous pour m'avertir du danger et pour me tendre la main... la main d'un ami...

OLIVIER.

Ah! trop heureux alors...

MADAME DERVILLY.

Chargé de mes intérêts, que vous avez souvent défendus contre monsieur Dervilly lui-même, vous avez été témoin de mes chagrins... Depuis longtemps vous possédez ma confiance... vous la méritez, et vous l'avez tout entière.

OLIVIER.

M'en montrer toujours digne, voilà tout mon espoir, mon seul espoir.

MADAME DERVILLY.

Bien... Pensez toujours ainsi, et croyez que a reconnaissance...

OLIVIER.

Et pourquoi? je ne fais que mon devoir, ma-ame... Vous rendre service, n'est-ce pas rem-lir les intentions d'un oncle dont la mémoire n'est chère?... Mais vous vouliez me parler de nademoiselle Cécile... de ses griefs.

MADAME DERVILLY, *souriant.*

Oh! rassurez-vous... Cécile est une enfant... elle s'est imaginée... la recommandation que vous lui aviez faite de ne pas me presser pour son mariage...

OLIVIER.

En effet... car il vous faudra à cette occasion entrer de nouveau en rapport avec votre mari.

MADAME DERVILLY.

C'est vrai... mais j'espère arranger cela... Et d'abord, combien vous reste-t-il à moi? de quelle somme à peu près pourrais-je disposer?

OLIVIER.

Comment... monsieur Dervilly vous aurait-il demandé?... Après ce que vous avez déjà fait pour lui et ce que vous faites encore, quand vous vous imposez tant de privations... il oserait...

MADAME DERVILLY.

Calmez-vous... Non, monsieur Dervilly ne m'a rien demandé... c'est moi qui cette fois lui ai écrit.

OLIVIER.

Vous, madame!

MADAME DERVILLY.

Il le fallait... N'est-il pas le tuteur de Cécile? Elle ne peut disposer de sa main sans le consentement de monsieur Dervilly; j'ai dû lui écrire... J'attends sa réponse, et je la prévois; il fera des difficultés et ne cédera qu'en me demandant quelque nouveau sacrifice... je veux être prête à le faire...

OLIVIER.

Oui, il le faut... ou bien il vous écrira encore que le manque de fonds va le forcer à abandonner l'entreprise qu'il a commencée en Belgique... Répondre par un refus... impossible... il viendrait bientôt lui-même, comme il vous en a menacée déjà... Et quand je pense que, cette menace... il peut l'accomplir!... que, malgré son indigne conduite, il n'a rien perdu de ses droits... qu'il peut, quand cela lui plaira, se présenter chez vous, y réclamer sa place...

MADAME DERVILLY, *l'arrêtant.*

Olivier, de grâce!... on pourrait vous entendre.

OLIVIER.

Eh bien!... n'en parlons plus, et ne songeons qu'à éloigner encore un retour... (*réfléchissant.*) Dans une heure je serai ici... Pensez-vous que... (*hésitant.*) dix mille francs...

MADAME DERVILLY.

Dix mille francs! Il ne doit pas me rester cela... vous m'avez déjà remis pour plusieurs envois à monsieur Dervilly, et pour mes affaires personnelles, près de soixante mille francs...

OLIVIER, *avec un peu de trouble.*

Eh bien!... n'en ai-je pas reçu beaucoup plus pour cette propriété que vous m'aviez chargé de vendre? D'ailleurs, je vais faire établir votre compte.. le temps de passer à la Bourse... une entrevue pour traiter de cette charge d'agent de change que l'on me presse d'acheter...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADEMOISELLE PRÉVAL*.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *entrant sur les derniers mots, et faisant une gracieuse révérence à Olivier qui la salue.*

Qu'entends-je?... acheter une charge d'agent de change! vous, monsieur Olivier?

OLIVIER.

Et pourquoi pas, mademoiselle?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Comment donc! mais vous ne pouvez rien faire de mieux; c'est une profession qui me paraît aussi honorable que tranquille, et si j'avais moins tenu à conserver ma douce indépendance...

OLIVIER.

Un agent de change eût été l'heureux mortel!... Si mes futurs confrères savaient cela, les charges seraient hors de prix.

* Olivier, mademoiselle Préval, madame Dervilly.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! monsieur Olivier, voilà qui est d'une galanterie... Au reste, je n'en suis pas là; ma liberté avant tout. Cependant mon notaire me disait encore à l'instant même, à propos d'un placement de 300,000 francs qu'il va faire pour mon compte, et en voyant tous les embarras que me cause cette succession, car en vérité je ne sais plus...

OLIVIER.

Il vous disait?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ce qu'il me répète tous les jours : « Mais mariez-vous donc, mademoiselle Léocadie. Que voulez-vous donc faire de vos 60,000 livres de rente, de votre parc de Chantilly, de votre bois de?...» Aimez-vous la chasse, monsieur Olivier?

OLIVIER.

Avec passion.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien! lorsqu'il pourra vous être agréable...

OLIVIER.

Trop bonne.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je serai ravie de vous recevoir. C'est bien le moins que je puisse faire pour vous, mon généreux sauveur; car sans vous, hier... Ah! je ne l'oublierai jamais; le souvenir de votre conduite restera éternellement gravé là.

OLIVIER, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MADEMOISELLE PRÉVAL, *attendrie.*

Et si, plus tard... quelque circonstance... vous pourriez disposer de moi; je serai toujours ravie.

MADAME DERVILLY, *qui paraît l'écouter avec impatience.*

Monsieur Olivier, nous ne m'oublierez pas... pardon, ma chère amie; monsieur veut bien me rendre un service.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Cela ne m'étonne pas; monsieur Olivier est si complaisant...

OLIVIER.

Dites si heureux, mademoiselle, lorsque mes amis (*Il regarde madame Dervilly.*) veulent bien m'offrir l'occasion de leur être utile. (*Il la salue et dit, en se retournant du côté de madame Dervilly qu'il salue aussi :*) Vous ne tarderez pas à recevoir ce que vous désirez, madame... Mademoiselle...

(*Il salue et sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME DERVILLY, MADEMOISELLE PRÉVAL.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à part.*

On n'est pas plus aimable que monsieur Olivier; plus je le vois et plus je trouve... Et puis, décidément, monsieur Jules est bien jeune. D'un autre côté, monsieur Olivier, tout en songeant aux intérêts de la tante, semble quelquefois s'occuper de la nièce, et, tout bien considéré, avant de prendre une résolution, il faut que je m'assure...

MADAME DERVILLY, *qui a suivi des yeux Olivier.*

Quel ami dévoué! quel noble cœur!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Monsieur Olivier?... Oh! oui... vous avez bien raison, ma chère, et je vois avec plaisir que vous appréciez aussi ses qualités... Et ne trouvez-vous pas comme moi qu'il est bien étonnant qu'avec tant d'avantages personnels, de l'esprit, de la tournure et quelque fortune, monsieur Delaunay ne soit pas encore marié?

MADAME DERVILLY, *tressaillant.*

Marié!... lui!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est inconcevable, n'est-ce pas?

MADAME DERVILLY, *avec agitation.*

Pourquoi donc? Si monsieur Olivier se trouve heureux ainsi, pourquoi voulez-vous?...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je veux... c'est-à-dire... ma chère amie, je ne veux rien... je dis cela... parce que... et monsieur Olivier s'adresserait à moi que d'abord, avant de lui sacrifier ma chère indépendance, je voudrais savoir si d'autres engagements... Car enfin, en me mariant, j'ai le droit d'exiger un cœur tout neuf comme le mien... Lui soupçonnez-vous d'autres engagements?

MADAME DERVILLY.

En vérité, ma belle, vous me demandez là... Comment voulez-vous que je sache?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Dites toujours. Il ne vous a jamais parlé?

MADAME DERVILLY.

A moi? Et qui peut vous faire supposer?...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Pardon; mais je croyais avoir remarqué... et puis ses visites, l'intérêt qu'il témoigne à Cécile; J'aurais parié...

MADAME DERVILLY.

Vous vous êtes trompée... Mais enfin... ces questions... pourquoi?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! c'est que... j'avais pensé... maintenant surtout, avec ma fortune... Car enfin, pour être

tout-à-fait heureuse, que me manque-t-il? un mari.

MADAME DERVILLY, *soupirant.*

Pour être heureuse!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Mais sans doute... N'est-ce pas un mari qui complète l'existence d'une femme, qui lui assure une position, surtout quand cette femme lui a tout apporté, qui l'environne d'estime?...

MADAME DERVILLY, *avec amertume.*

Oui, quand il ne fait pas tout le contraire.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Qui veille sur ses biens, les administre, les augmente?

MADAME DERVILLY.

Quand il ne les dissipe pas.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Qui lui donne son bras pour aller le soir dans le monde, au spectacle?

MADAME DERVILLY.

Quand il ne la délaisse pas pour l'offrir à d'autres.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Quoi de plus humiliant, de plus douloureux que de mourir vieille fille?

MADAME DERVILLY.

Il y a peut-être quelque chose de plus douloureux encore : c'est de vieillir femme et malheureuse. (*Mouvement de mademoiselle Préval.*) Si je vous parle ainsi, c'est que je connais votre caractère aimable et bon, votre cœur affectueux et confiant, et je tremble que vous n'échangiez cette vie calme, libre et douce, contre les tourments d'une union formée ici, à Paris, c'est-à-dire presque au hasard.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oh! non... j'aurais soin de choisir...

MADAME DERVILLY.

Et comment savoir, comment s'assurer, au milieu de cette foule où l'on se connaît à peine, où il est si facile de cacher ses vices sous quelques dehors brillants?... Et puis, en supposant votre choix heureux... si vous saviez que d'écueils, que de dangers menacent à Paris le repos et le bonheur d'un ménage! Ah! croyez-en la voix d'une amie sincère...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Mais, ma chère... enfin, il me semble vous avoir entendu dire que vous vous étiez mariée à Paris, et cependant...

MADAME DERVILLY, *vivement et avec contrainte.*

Sans doute... mais je pourrais vous citer tant d'exemples... tant de cœurs désunis et souffrants... de femmes désespérées... une surtout...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Peut-être y a-t-il eu de sa faute, et a-t-elle mérité...

MADAME DERVILLY.

Elle!... non... Jamais femme, je le crois, ne se montra plus attachée à ses devoirs, plus tendre, plus empressée auprès de son mari qu'elle aimait... Ah! oui, elle l'aimait avec toute la passion, tout l'entraînement, tout l'abandon d'un cœur de vingt ans.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien?

MADAME DERVILLY.

Eh bien!... savez-vous quelle fut sa récompense? savez-vous, après deux années seulement d'une union ardemment désirée, quel fut le prix de tant d'amour et de dévouement? le dédain, le malheur, l'insulte.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! Mais ce mari était un...

MADAME DERVILLY.

C'était un homme comme on en voit tant dans le monde... un homme brillant, séduisant. D'abord même il parut aimer sa femme... puis il s'éloigna d'elle peu à peu... L'exemple de ses amis, les distractions, les plaisirs que Paris offre à chaque pas l'entraînèrent; elle ne le vit plus que rarement. A la fois indifférent et jaloux...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah!...

MADAME DERVILLY.

Et puis, que vous dirai-je?... des querelles, des duels qui lui donnèrent une triste célébrité... des dépenses exagérées qu'il voulut couvrir en se jetant dans des spéculations dangereuses que Paris voit tenter et abandonner chaque jour. Il réussit d'abord, se crut le génie des affaires et ne tarda pas à compromettre sa fortune. Rien ne put l'arrêter, ni les conseils de quelques amis, ni les prières de sa femme, dont les supplications et les larmes n'obtinrent jamais qu'un sourire dédaigneux et de froides railleries.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Pauvre femme!

MADAME DERVILLY.

Une nuit enfin qu'elle l'avait attendu seule, debout, mourante d'inquiétude, car malgré ce qu'elle avait souffert par lui, faut-il le dire? elle l'aimait encore, il arriva pâle et sombre... Alors, et puisant dans son amour même un peu de force et de courage, elle voulut hasarder quelques conseils... Mais dès les premiers mots l'arrêtant brusquement : « Eh! laisssez-moi, madame, lui dit-il... laissez-moi... (*avec expression et dédain.*) vous me fatiguez! vous... »

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est affreux!

MADAME DERVILLY.

Oui, n'est-ce pas?..... Et quand il put lire sur les traits de sa femme toute l'indignation qu'une telle injure lui inspirait, il s'emporta, éclata en reproches contre ce qu'il appelait une révolte insolente, et enfin, dans sa fureur...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *vivement.*

Il aurait osé! Ah! l'indigne!... Et après de pareils procédés elle aimait cet homme?

MADAME DERVILLY.

Non, elle ne l'aima plus... non... à compter de cet instant tout fut fini!... Elle cessa de sentir, d'aimer, de souffrir et de se plaindre.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Et il ne fut pas touché de tant de résignation?

MADAME DERVILLY.

Il n'en fut pas touché... Puis, un jour... cette femme apprit à la fois sa ruine et son abandon.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! grand Dieu! mais c'est affreux... c'est horrible! Heureusement, et grâce au ciel, on ne rencontre pas toujours des êtres aussi... dénaturés... et je connais certains caractères... il est des hommes auxquels on pourrait sans crainte confier son avenir... N'est-ce pas... il en est?...

MADAME DERVILLY.

Hélas! bien peu, ma chère.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est egal, il y en a... Et tenez, sans chercher plus loin... monsieur Jules... monsieur Olivier... J'ai peut-être tort, mais il me semble que je... (*se reprenant.*) qu'une demoiselle pourrait les épouser... c'est-à-dire épouser l'un ou l'autre, les yeux fermés.

MADAME DERVILLY.

Si j'approuve la recherche que monsieur Jules fait de ma nièce, c'est que je crois à son désir de la rendre heureuse.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

J'en répondrais. Et... monsieur Olivier?... que diriez-vous si... (*hésitant.*) si je... (*baissant les yeux avec embarras.*) si je...

MADAME DERVILLY.

Parlez.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je n'ose pas... je suis si peu habituée, ma chère... Vous allez me dire que je suis une enfant... mais voyez... ma main tremble... mes jambes se dérobent sous moi... Je vous demanderai la permission de m'asseoir. (*Elle va pour s'asseoir.*) Au fait, non... c'est inutile... Entre nous, entre personnes du même sexe, on peut tout se confier. Sachez donc que, malgré tout ce que vous venez de me raconter, je suis presque décidée à... à suivre les conseils de mon notaire... Et alors je pensais que, si vous vouliez m'aider un peu...

MADAME DERVILLY.

Moi!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oui. Je suis un parti très avantageux, sans contredit... mais nous vivons si retirées... et je ne puis pas mettre sur les panneaux de ma voiture: Ceci appartient à mademoiselle Préval, qui a soixante mille livres de rente... D'ailleurs, et puisqu'il faut l'avouer... j'ai fait un choix... et si monsieur Olivier ne pense pas à votre nièce, je voudrais vous prier...

MADAME DERVILLY.

Ah! c'est... (*à part.*) Il se pourrait!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oui... si cela ne vous contrariait pas trop...

MADAME DERVILLY.

Moi! Comment voulez-vous?... au contraire...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ainsi, vraiment, vous voulez bien!... Mais chut... on vient...

(*Elle remonte un peu la scène.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULES *.

JULES.

Mademoiselle... (*apercevant madame Dervilly.*) Ah! madame, veuillez m'excuser... mais on m'a dit que je trouverais mademoiselle Préval ici, et comme l'affaire qui m'amène presse. (*à mademoiselle Préval.*) C'est pour les pièces que nous devions préparer... Les voici; il n'y manque plus que votre signature.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! très bien... Veuillez prendre la peine de me suivre chez moi, monsieur Jules... à moins que vous ne me permettiez, ma chère...

MADAME DERVILLY.

Comment donc! (*lui montrant la table.*) Vous trouverez là tout ce qu'il vous faut.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ce sera bientôt fait.

JULES.

Vous voudrez bien aussi parapher au bas de chaque page, puis les renvois et les mots nuls.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Comment, il faut?... C'est que les paraphes .. c'est ma mort... (*à part.*) Je me marierais rien que pour ne plus parapher.

JULES, *à madame Dervilly.*

Mon intention était aussi de me présenter de nouveau chez vous, madame, me flattant d'être plus heureux que je ne l'avais été ce matin, et qu'il me serait enfin permis de vous offrir mes hommages.

MADAME DERVILLY, *avec un peu d'embarras.*

J'ai en effet appris votre retour, monsieur Jules.

JULES.

Mon premier soin, en rentrant à mon étude,

* Mademoiselle Préval, Jules, madame Dervilly.

a été de faire les recherches dont vous m'aviez chargé...

MADAME DERVILLY.

Ah! oui... Eh bien?

JULES.

Vos souvenirs ne vous trompaient pas... c'est bien soixante mille francs que votre propriété a été vendue par monsieur Delaunay...

MADAME DERVILLY, *vivement.*

Soixante mille francs seulement!... Vous croyez... vous êtes certain...

JULES.

Si vous voulez jeter les yeux sur cet extrait du contrat de vente...

MADAME DERVILLY.

Ah!... donnez... (*regardant.*) Oui, oui... en effet...

JULES.

D'ailleurs, monsieur Olivier en a un double...

MADAME DERVILLY.

Monsieur Olivier!

JULES.

Il pourrait vous le remettre.

MADAME DERVILLY.

Oui... je... je le lui demanderai.

(*Elle relit le papier.*)

JULES, *à mademoiselle Préval.*

Assez... assez de paraphes pour cette pièce, mademoiselle...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! dam'... ça me coûte d'abord, mais une fois que je suis en train...

JULES, *lui présentant un autre papier.*

Signez ici maintenant.

MADAME DERVILLY, *à elle-même.*

Plus de doute... il me trompait... Ce bien n'a été vendu par lui que soixante mille francs, et pour me contraindre à accepter, il prétend aujourd'hui en avoir reçu davantage!... Mais... quelle était donc sa pensée?... son espoir?...

(*Elle réfléchit.*)

JULES, *à part.*

Allons, il le faut... du courage!... (*haut.*) Madame...

MADAME DERVILLY.

Monsieur.

JULES.

Pardon.. mais j'aurais désiré profiter de ce moment... pour vous parler aussi d'une autre affaire...

MADAME DERVILLY.

Monsieur... veuillez m'excuser... mais... plus tard...

JULES.

C'est qu'il s'agit de mon mariage...

MADAME DERVILLY.

Une autre fois... monsieur... je ne puis... (*à elle-même.*) Oh! non... pas un moment... Il va revenir... pas une minute à perdre...

(*Elle entre dans sa chambre.*)

JULES, *la suivant.*

Madame...

(*La porte se referme.*)

SCÈNE IX.

JULES, MADEMOISELLE PRÉVAL.

JULES.

Allons... c'en est fait... elle refuse de m'entendre.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *se levant après avoir signé.*

Monsieur Jules, voilà qui est fini.

JULES, *sans l'écouter.*

Me traiter ainsi!... moi qui venais lui rendre un service!... C'est incroyable!

MADEMOISELLE PRÉVAL, *le prenant par le bras.*

A qui en avez-vous?

JULES.

A qui j'en ai?... Eh! mademoiselle... à...à madame Dervilly, qui fait exprès de me désespérer!...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Et comment cela?

JULES.

Comment?... Elle sait que j'aime sa nièce, que je ne puis vivre sans elle, et quand je veux lui parler de notre mariage, elle élude toujours... elle a l'air de ne pas comprendre... ou bien elle me quitte sans daigner me répondre, comme tout à l'heure.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Quoi! c'est là ce qui vous chagrine?

JULES.

J'ai peut-être tort?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je ne dis pas cela; quand on aime on est impatient, et il paraît que vous aimez Cécile.

JULES.

Comme un fou.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Et Cécile vous aime?

JULES.

Je l'avais toujours pensé jusqu'ici... mais je vois bien maintenant que la tante et la nièce sont contre moi et que mon rival l'emporte.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Votre rival! Vous avez un rival?

JULES.

Eh! sans doute... monsieur Olivier.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *tressaillant.*

Monsieur Olivier? Ainsi je ne me trompais pas; il pensait à Cécile!

JULES.

Pas autrefois, mais il aura profité de mon absence pour lui plaire... pour se faire aimer...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien!... vous voici... soutenez la lutte... voyez Cécile... parlez-lui...

JULES.

Elle me fuit.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh! non... Allons, du courage... j'arrangerai cela... Je ne souffrirai pas que monsieur Olivier trouble votre bonheur... en épousant Cécile... je m'y oppose...

JULES.

Vous auriez la bonté?...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oui, je l'aurai... je parlerai à madame Dervilly... je ferai votre mariage... Ça me portera bonheur pour le mien.

JULES.

Plaît-il?

MADEMOISELLE PRÉVAL, *se reprenant.*

Je dis : Faire des heureux porte bonheur... (*On entend sonner très fort.*) Voilà madame Dervilly qui sonne!... Qu'a-t-elle donc?...

JULES.

Je ne sais... elle est sortie très agitée.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Vous aviez pris un mauvais moment... (*On entend sonner encore.*) Oh! mais, il paraît qu'elle est pressée... on dirait même qu'il y a de la colère dans sa manière de... (*Elle fait le geste d'agiter une sonnette.*) Et Alexandrine qui ne vient pas! Mais, tenez, j'aperçois Cécile dans le jardin... Venez, je commencerai par vous raccommoder ensemble... c'est l'essentiel... Vous voulez bien?

JULES, *avec chaleur.*

Oui... oh! oui... mademoiselle. Que de reconnaissance!... Venez, car je ne puis plus attendre... j'en mourrais.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Mourir! Comme ils y vont, ces jeunes gens!... J'ai bien attendu plus longtemps, moi, et je n'en suis pas morte! (*On sonne de nouveau. A une domestique qui entre par le fond.*) Vite donc, Alexandrine; voilà trois fois que votre maîtresse vous sonne. Et tenez, la voici... Venez, monsieur Jules.

(*Elle sort avec Jules.*)

SCÈNE X.

MADAME DERVILLY, ALEXANDRINE.

MADAME DERVILLY, *rentrant par la gauche et tenant une lettre à la main.*

Ah! vous voilà, Alexandrine. Vous avez bien tardé... je craignais que vous ne fussiez sortie... Attendez un peu. (*Elle s'assied et met l'adresse.*) Tenez... cette lettre à son adresse... Courez sans vous arrêter... prenez par là pour arriver plus vite. (*Elle lui indique la porte à droite. La domestique sort.*) Ai-je eu raison d'écrire? Peut-être aurais-je mieux fait de lui parler... Non, non, quoi qu'il puisse m'en coûter... maintenant je ne dois plus le revoir.

(*Olivier entre par le fond.*)

SCÈNE XI.

MADAME DERVILLY, OLIVIER.

MADAME DERVILLY, *apercevant Olivier.*

C'est lui!

OLIVIER.

J'espérais pouvoir venir plus tôt. (*voyant son agitation.*) Mais que vois-je? cet effroi... Ne m'attendiez-vous pas? ne vous avais-je pas dit?...

MADAME DERVILLY, *très émue.*

En effet; mais j'espérais, monsieur, que vous m'épargneriez...

OLIVIER.

Madame, un tel accueil...

MADAME DERVILLY.

Il vous surprend...

OLIVIER.

Autant qu'il m'afflige.

MADAME DERVILLY.

Et vous n'en soupçonnez pas la cause?

OLIVIER.

La cause? Je la cherche en vain.

MADAME DERVILLY.

Je venais de vous l'écrire.

OLIVIER.

Vous m'avez écrit! Et pourquoi?... pour me presser?... J'ai bien tardé, il est vrai... mais j'ai voulu vérifier moi-même... et je me suis aperçu qu'une erreur...

MADAME DERVILLY *avec joie.*

Une erreur! oh! oui... c'est cela, n'est-ce pas? une erreur?... (*à part.*) Et moi qui le soupçonnais!

OLIVIER.

Oui, madame, je m'étais trompé... Tout bien calculé... je puis vous remettre le double de la somme...

MADAME DERVILLY.

Ah!

OLIVIER, *présentant un portefeuille.*

Et voici vingt mille francs.

MADAME DERVILLY, *le repoussant.*

Arrêtez... Ah! monsieur, c'en est trop!... N'est-il pas temps d'en finir avec un artifice indigne de vous et de moi?

OLIVIER.

Comment! madame?... que dites-vous?

MADAME DERVILLY.

Je dis que vous m'avez trompée, et que j'ai le droit de m'en plaindre, car je ne vous avais pas donné celui de m'outrager.

OLIVIER.

Mais, madame, je vous proteste...

MADAME DERVILLY.

Epargnez-vous cette peine. Ne voyez-vous pas que je sais tout?

OLIVIER.

Madame...

MADAME DERVILLY.

Et puisqu'il le faut, puisque vous m'y contraignez... tenez, monsieur... (*Elle lui présente la note de Jules. Il hésite.*) Ah! prenez donc et lisez.

OLIVIER.

Puisque vous l'exigez. (*Madame Dervilly se cache la figure dans son mouchoir et essuie des larmes. Après avoir lu.*) Ciel!

MADAME DERVILLY.

Vous vous troublez... Il est donc vrai?... vous m'avez contrainte à recevoir vos dons?... Monsieur, que vous dois-je?... Parlez, je veux le savoir... Ah! parlez donc, ou, si vous refusez de répondre... retirez-vous, monsieur.

OLIVIER.

De grâce, écoutez-moi!

MADAME DERVILLY, *avec douleur.*

J'aurais pu tout accepter de vous, vos conseils... votre appui... mais... (*pleurant.*) Ah! Olivier...

OLIVIER.

J'ai eu tort sans doute... je devais prévoir votre ressentiment, mais j'espérais que ce secret à jamais ignoré de vous... car, je le jure ici sur mon honneur, jamais d'autre pensée que celle d'adoucir une infortune si peu méritée... Et vous avez pu croire que je voulais vous offenser, vous que je respecte... que je vénère... vous, madame... vous outrager!

MADAME DERVILLY, *émue.*

Non, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Oh! non... Mais témoin, confident de vos chagrins, pouvais-je voir sans douleur cette vie d'amertume à laquelle vous vous résigniez?... pouvais-je souffrir, moi riche et heureux, qu'une femme telle que vous s'imposât de ces privations qui brisent l'âme?... Et pour qui? pour celui qui vous arrachait une à une toutes vos ressources... Car la crainte de le voir venir troubler encore votre repos vous faisait consentir à tous les sacrifices. J'ai vu cela... j'ai vu aussi s'approcher le moment où vous ne pourriez plus en faire... et j'ai voulu, à tout prix, vous épargner le malheur que vous redoutiez, vous conserver ce repos qui vous est si cher... Pour cela, il me suffisait de donner un peu de cet or qui m'est inutile... je l'ai fait. C'est là tout mon crime... est-il donc si grand à vos yeux?

MADAME DERVILLY, *attendrie, lui tendant la main.*

Olivier... mon ami!... pardonnez-moi...

OLIVIER.

Et maintenant, refuserez-vous encore?

MADAME DERVILLY.

Plus que jamais... Oh! c'est imposible; non, non, c'est assez de ma ruine.

OLIVIER.

Oh! rassurez-vous; je puis... (*Elle refuse par un geste. Avec douleur.*) Mais, songez-y donc, il reviendra demain!

MADAME DERVILLY.

Eh bien! je subirai ma destinée.

OLIVIER.

Madame, je vous en supplie, acceptez... et si ce n'est pas pour vous, eh bien! pour moi du moins; pour moi, qui ne puis supporter l'idée de votre malheur, et qui ne pourrais en être le témoin sans désespoir.. Madame!... de grâce!... je vous en conjure... si vous avez quelque amitié pour moi... Clémentine!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE PRÉVAL, *puis* M. DERVILLY, CÉCILE, JULES *.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *dans la coulisse.*

Madame Dervilly... ma chère amie!..

MADAME DERVILLY.

Qu'entends-je?

OLIVIER.

Mademoiselle Préval!

* Olivier, Jules, Cécile, M. Dervilly, mademoiselle Préval, madame Dervilly.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MADEMOISELLE PRÉVAL *entrant.*

Madame Der... (*apercevant Clémentine.*) Ah ! vous voilà... je vous cherchais !... Mon Dieu... je suis venue si vite.. Et vous qui ne m'avertissiez pas... qui me cachiez... à une amie... C'est bien mal... mais enfin .. je sais tout... je l'ai vu... il est arrivé...

MADAME DERVILLY.

Et qui donc ?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je ne vous l'ai pas dit ?... monsieur Dervilly... votre mari...

MADAME DERVILLY.

Ciel !

OLIVIER.

C'est impossible !

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Un fort bel homme... Tenez, le voilà.

DERVILLY, *à sa femme.*

Oui, madame, c'est moi-même, dont l'arrivée un peu brusque a droit de vous surprendre... Je conçois votre émotion .. vous attendiez une lettre... mais j'ai préféré vous apporter moi-même la réponse... (*à part, après avoir jeté un coup d'œil sur Olivier.*) J'avais mes raisons... (*haut.*) Du reste, votre santé me paraît bonne, et je trouve Cécile bien embellie.. (*regardant autour de lui.*) Eh ! mais, je suis en pays de connaissance... Monsieur Delaunay, je crois ?

OLIVIER.

Monsieur...

DERVILLY.

Enchanté de vous rencontrer (*appuyant sur ces mots.*) chez moi ! (*à part.*) On ne m'avait pas trompé... (*haut.*) La journée est heureuse, car voici un jeune homme... (*montrant Jules.*) un compagnon de route, que j'ai revu avec le plus grand plaisir.

JULES, *bas à Cécile.*

C'est le voyageur dont je vous ai parlé... Quel bonheur que je ne lui aie pas cherché querelle !

DERVILLY.

Je n'en connais pas de plus obligeant ; il a eu pour moi des égards...

JULES.

Monsieur... (*à part.*) Il a toujours l'air de se moquer.

DERVILLY, *à sa femme.*

Eh bien ! ma chère amie... commencez-vous à vous remettre un peu ?... Mais, pardon... en vérité, le plaisir que j'éprouve à vous revoir, à me retrouver en France, au milieu de ma famille, me trouble moi-même au point... Il me semble que je ne vous ai pas embrassée ? (*s'approchant d'elle.*) Permettez...

MADAME DERVILLY, *avec contrainte.*

Monsieur !...

(*Il l'embrasse.*)

MADEMOISELLE PRÉVAL.

A la bonne heure !... ça fait plaisir à voir deux époux qui se retrouvent et s'embrassent...

DERVILLY, *à sa femme.*

Vous paraissez avoir en madame...

(*montrant mademoiselle Préval*).

MADEMOISELLE PRÉVAL, *vivement.*

Mademoiselle....

DERVILLY.

Une amie bien dévouée...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oh ! j'en réponds... Depuis six mois que j'habite près d'elle, nous ne nous quittons plus.

DERVILLY.

Très bien ! Cette intimité vous honore l'une et l'autre. Mais veuillez m'excuser ; toute une nuit passée en diligence, des courses nombreuses à Paris m'ont horriblement fatigué.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Nous vous laissons avec madame.

(*Madame Dervilly saisit vivement une sonnette et sonne.*)

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Bonsoir, chère amie ! (*à demi-voix.*) Eh bien ! vous voilà heureuse maintenant ; car je n'en doute pas, vos chagrins venaient de l'absence : mais il est de retour, enfin ; il revient, et avec lui la joie et le bonheur.

MADAME DERVILLY, *à part.*

Hélas !

DERVILLY.

Monsieur Delaunay, et vous (*à Jules.*), jeune homme, je ne vous retiens pas. A demain, ma chère Cécile.

CÉCILE, *s'approchant de Dervilly qui la baise au front.*

Mon oncle !...

(*Olivier, Jules, mademoiselle Préval et Cécile sortent par le fond.*)

DERVILLY, *à sa femme et en lui offrant la main.*

Vous retirez-vous, chère amie ?

MADAME DERVILLY, *retirant sa main.*

Monsieur, voici votre appartement. (*Elle lui désigne la porte de droite. A Alexandrine qui entre avec un flambeau.*) Alexandrine, conduisez monsieur, et veillez à ce que rien ne lui manque.

DERVILLY, *froidement à sa femme.*

De la rancune !... ah ! c'est mal !.. Bonsoir, madame.

(*Il entre dans l'appartement de droite, précédé d'Alexandrine qui porte un flambeau.*)

MADAME DERVILLY, *tombant dans un fauteuil la tête entre ses mains.*

O mon Dieu !

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE PRÉVAL, CÉCILE, *entrant par le fond.*

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oui, mon enfant, c'est comme je vous le dis; j'ai eu la nuit la plus agitée... L'événement d'hier au soir, joint à celui de la veille... ce retour imprévu d'un mari que je croyais à l'autre bout du monde... N'importe, je n'en suis pas moins enchantée; cela va jeter un peu de variété dans notre existence... Mais, pardon; vous, ma petite, comment cela va-t-il ce matin?

CÉCILE.

Moi, mademoiselle?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je ne vous demande pas si vous avez bien reposé... à la veille d'un mariage... puisque moi, qui n'en suis pas encore là, je n'ai pas fermé l'œil. Devez-vous être heureuse et contente? Car il est clair maintenant qu'on n'attendait que le retour de votre oncle pour vous marier, et puisque le voici revenu... Ah! çà, vous dites qu'il arrive...

CÉCILE.

De Belgique. Il s'est trouvé dans la même diligence que monsieur Jules.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est singulier! il y a des rencontres... et celle-là est de bon augure. Une connaissance faite en voyage... presque toujours il en résulte une amitié.

CÉCILE.

Pourtant il aurait pu résulter de celle-là tout autre chose.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Quoi donc?

CÉCILE.

Ah! rien... une bagatelle que monsieur Jules m'a contée... Heureusement il a l'esprit et le caractère bien faits.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est un jeune homme charmant, que j'aime, que j'estime, et vous pouvez être tranquille si votre oncle me demande des renseignements sur lui. Ah! çà, il n'est pas encore venu?

CÉCILE.

Pas encore.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Nous étions cependant convenus hier au soir.. (*La porte de droite s'ouvre.*) Mais qui vient là?

CÉCILE.

Mon oncle!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Monsieur Dervilly!... tant mieux, je serai bien aise de le revoir; il faisait si sombre hier quand il est arrivé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DERVILLY*.

DERVILLY.

Ah! c'est vous, Cécile... bonjour, (*allant à elle et la baisant au front.*) bonjour, mon enfant. (*saluant mademoiselle Préval.*) Mademoiselle!...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *lui rendant son salut.*

Monsieur!... (*à part.*) Je le trouve toujours très bien!

DERVILLY, *à Cécile.*

Comment va votre tante ce matin?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

J'allais vous le demander. Vous ne l'avez pas encore vue?

DERVILLY.

Pas encore... j'ai dormi tard.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à part.*

Il a dormi, lui!

DERVILLY.

Et puis des papiers à mettre en ordre, des lettres à écrire...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à part.*

Des lettres!... avant de voir sa femme!... après une longue absence!... Ah! par exemple, voilà un trait...

DERVILLY.

Il paraît, madame...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Mademoiselle.

DERVILLY.

Que vous êtes, vous et ma femme, à peu près inséparables?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Inséparables!... Ah! monsieur, c'est tout ce

* Mademoiselle Préval, Dervilly, Cécile.

que je désire ! J'ose espérer que votre retour ne changera rien à des relations qui me sont devenues si chères !

DERVILLY.

Mademoiselle !...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Vous restez à Paris ?

DERVILLY.

Je ne sais.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh quoi ! vous quitteriez encore madame ?

DERVILLY.

La quitter ! et pourquoi ?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Vous l'emmèneriez en Belgique ?

DERVILLY.

Non, mademoiselle, ce n'est pas mon dessein.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

A la bonne heure ; car, voyez-vous, mon cher monsieur, je crois qu'il vous faudrait m'emmener avec elle.

DERVILLY.

Comment donc, mademoiselle... Veuillez croire... (*à part.*) Par exemple !

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je ne la quitte plus d'abord ; cette chère Clémentine m'a inspiré une affection... Madame Dervilly est pour moi plus qu'une amie ! Il est si rare de trouver dans la même personne tant de bonté unie à tant d'esprit... tant de douceur... tant de... Mais je vous dis là des choses que vous savez mieux que moi ; vous la connaissiez, puisque vous l'avez choisie, et chaque jour vous devez vous féliciter d'avoir une femme comme elle !

DERVILLY, *sèchement.*

Oui, mademoiselle, je m'en félicite.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à part.*

Comme il dit cela ! Il n'a guère d'enthousiasme.

DERVILLY, *s'approchant de Cécile et lui prenant la main.*

Et ma nièce, ma charmante Cécile, qu'en dites-vous ?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Cécile, monsieur, est élevée par sa tante... je ne puis rien dire de mieux pour son éloge. Cécile est une excellente fille, et sera une excellente femme... (*appuyant.*) comme sa tante.

DERVILLY, *à part, avec impatience.*

Ah ! elle le ferait exprès...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *bas à Cécile qui lui fait des signes.*

Oui, oui, fiez-vous à moi. (*haut.*) Oui, mon enfant, ce n'est pas parce que vous êtes là, mais je le répète, je suis sûre qu'une fois mariée, et j'espère que ce sera bientôt... A ce sujet, monsieur, je crois pouvoir, à titre d'amie de la famille... me permettre... (*à demi-voix.*) Vous savez où en sont les choses ?. . nous la marions.

DERVILLY, *à part.*

Pas encore.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Il se présente un jeune homme...

DERVILLY, *à part.*

Qui veut une dot de cent mille francs .. et pour le moment...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *qui échange toujours des signes avec Cécile.*

Un jeune homme charmant.

DERVILLY.

C'est possible... je ne le connais pas.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Pardonnez...

DERVILLY.

Non, vous dis-je.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Je vous assure que vous êtes dans l'erreur... (*voyant entrer Jules.*) et tenez, la preuve...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULES *.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à Jules.*

Approchez, monsieur Jules, et saluez monsieur Dervilly, qui se figure ne pas vous connaître.

DERVILLY, *à Jules qui le salue.*

Comment ! monsieur serait...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *bas à Dervilly.*

Le jeune homme en question... (*élevant la voix.*) Et qui nous empêche de parler franchement ? le prétendant à la main de votre chère nièce.

DERVILLY.

En vérité !... Monsieur Frémont !...

JULES, *s'avançant avec timidité.*

Moi-même.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *bas à Jules.*

Allez donc... montrez-vous... parlez... je vous ai frayé la route.

JULES, *à M. Dervilly.*

Monsieur, combien je regrette d'avoir ignoré avec qui je voyageais !

DERVILLY.

Quand vous l'auriez su, mon cher, vous n'auriez pas été plus aimable !... Vous reléguer sur l'impériale pour me laisser la meilleure place... passer une nuit détestable pour m'en procurer une assez bonne ; c'est d'une complaisance !...

JULES, *à part.*

C'est-à-dire que c'était bien malgré moi.

* Dervilly, Jules, mademoiselle Préval, Cécile.

DERVILLY.

Je me rappellerai longtemps ce trait-là.

JULES, *un peu piqué.*

Monsieur...

CÉCILE, *bas, le calmant.*

Monsieur Jules...

JULES, *bas.*

C'est qu'aussi il a toujours son air goguenard.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *qui parlait bas à Dervilly.*

Très bien... Alors vous ne mettrez nul obstacle à son bonheur! vous lui accorderez la main de votre nièce!

DERVILLY.

Refuser quelque chose à monsieur Jules après ce qu'il a fait pour moi; j'aurais bien mauvaise grâce!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! monsieur, que de bonté!... (*bas à Jules.*) Remerciez donc aussi!... vous voyez qu'il consent!...

JULES.

Monsieur, je suis pénétré...

DERVILLY.

Trop bon... en vérité... J'en causerai avec ma femme!... Mais où donc est-elle, cette chère amie? J'aurais désiré...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à part.*

Ah!... enfin... c'est fort heureux... (*haut.*) Peut-être vous attend-elle!

DERVILLY.

Vous croyez?

CÉCILE.

Mon oncle... si vous le voulez, j'irai la prévenir...

DERVILLY.

Volontiers. Dites-lui (*avec intention, en regardant Jules et mademoiselle Préval.*) que j'aurais à l'entretenir sur-le-champ d'affaires importantes... très importantes.

CÉCILE.

Bien... Ah!... la voici!

(*Madame Dervilly paraît à la porte de gauche et s'avance lentement.*)

MADEMOISELLE PRÉVAL, *allant à elle.*

Eh! bonjour, ma chère Clémentine. J'étais venue, ainsi que monsieur Jules, pour causer un moment avec vous. (*plus bas.*) Et puis j'ai tant de choses à vous demander... car ce mystère... ce mari qui tombe du ciel... Je ne vous tiens pas quitte...

DERVILLY, *s'approchant.*

Chère amie...

MADAME DERVILLY, *tressaillant.*

Monsieur... pardon... j'ignorais...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien!... à tantôt... je vous reverrai...

MADAME DERVILLY, *vivement.*

Tantôt... pourquoi donc? Restez...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Monsieur Dervilly a aussi à vous parler... rester plus longtemps serait d'une indiscrétion... (*à madame Dervilly.*) A tantôt donc, ma chère.

JULES, *à Dervilly.*

Je puis donc espérer, monsieur, que rien ne s'opposera à mon mariage?

DERVILLY.

Je vous le répète, mon cher, il ne dépendra pas de moi...

JULES.

Ah! monsieur... (*à madame Dervilly.*) Madame, vous l'avez entendu?... mademoiselle Cécile...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est bien... mais venez... Cécile, votre bras... (*saluant Dervilly.*) Monsieur... (*à part.*) C'est qu'il est fort bel homme, vraiment... mais froid... Ah! Dieu! (*à Cécile.*) Venez, venez.

(*Elle prend le bras de Cécile et sort. Jules les suit.*)

SCÈNE IV.

DERVILLY, MADAME DERVILLY.

MADAME DERVILLY.

Ainsi, monsieur... vous approuvez ce mariage?

DERVILLY.

Moi! nullement, madame.

MADAME DERVILLY.

Comment?

DERVILLY.

Je le repousse.

MADAME DERVILLY, *vivement.*

Monsieur!...

DERVILLY.

Je le repousse formellement, quoique tout à l'heure encore, et pour des raisons que vous saurez plus tard, j'aie dû feindre d'y accéder... Mais je compte sur vous pour mettre obstacle...

MADAME DERVILLY.

Monsieur, je ne puis comprendre...

DERVILLY.

C'est inutile, vous comprendrez plus tard... J'ai mes raisons pour agir ainsi, vous dis-je... Or, quoique j'aie pu promettre... dans la crainte d'exciter des soupçons que je veux éviter... ce mariage n'aura pas lieu... Il faut donc que le refus vienne de vous... Cherchez un motif... un prétexte...

MADAME DERVILLY.

Jamais, monsieur!

DERVILLY.

Il le faut... je le veux.

MADAME DERVILLY.

Vous me permettrez au moins de vous demander quelles sont vos raisons si puissantes pour vous opposer à un mariage où tout se trouve réuni, affections, convenances...

DERVILLY.

Mes raisons?... Madame... j'en ai mille... Et d'abord, qu'est-ce que votre prétendu?... un écolier, sans énergie, sans caractère!... Est-ce là le protecteur qui convient à ma pupille?

MADAME DERVILLY.

Vous jugez mal monsieur Frémont... Cette faiblesse dont vous l'accusez, je l'appelle, moi, bonté, douceur, déférence... Ces qualités n'excluent pas la force d'âme... elles l'ont rendu cher à ma nièce... Cécile l'aime!...

DERVILLY.

Eh! madame, si l'on donnait pour mari aux jeunes filles tous ceux qu'il leur prend fantaisie d'aimer, où en serait-on?

MADAME DERVILLY.

Pourtant...

DERVILLY.

Finissons... Avec ce genre d'argument, nous pourrions discuter longtemps sans en être plus avancés. S'il vous faut des raisons positives, palpables, en voici. Vous m'avez écrit que la condition du mariage de Cécile, condition exigée par le père de son prétendu... c'est de l'argent, c'est une dot de cent mille francs... Eh bien! la dot, les cent mille francs, rien de tout cela n'existe... pour le moment...

MADAME DERVILLY.

Qu'entends-je?... la fortune de Cécile compromise?...

DERVILLY.

Pour le moment.

MADAME DERVILLY.

Et qui donc a osé?...

DERVILLY.

Moi, madame .. moi seul.

MADAME DERVILLY.

Vous!... ah!...

DERVILLY.

Oui... J'espérais que le sort ne serait pas toujours contre moi... je l'espère encore... J'ai voulu, dans l'intérêt de Cécile comme dans le nôtre, et lorsqu'il fallait lutter contre les crises financières, essayer de faire valoir ses capitaux. Tuteur de Cécile, j'avais le droit de doubler, de tripler sa dot...

MADAME DERVILLY.

Et vous l'avez dissipée, perdue!... Ah! monsieur, c'est affreux!... Disposer du bien d'une pupille! Mais, monsieur... cette fois, ce n'est plus une faute... c'est un crime.

DERVILLY.

Un crime de n'avoir pas réussi, c'est juste... mais, je le répète, dans tout ce que j'ai fait mes intentions ont été bonnes.

MADAME DERVILLY.

Monsieur, qui vous croira?

DERVILLY.

Vous d'abord, Clémentine, et tout le monde après vous, si vous donnez l'exemple. Vous comprenez maintenant pourquoi il m'importe que le mariage soit ajourné, pourquoi je tiens à ce que l'ajournement vienne de votre part. Monsieur Jules attendra, s'il lui plaît... s'il aime Cécile; s'il n'attend pas, j'en serai enchanté. Je ne tiens pas à lui; vingt partis brillants s'offriront pour ma nièce... dès que j'aurai pu réaliser mes projets... L'essentiel est que mon honneur soit sauf, car j'ai besoin de mon honneur pour l'entreprise que je médite, et ici je réclame toute votre attention.

MADAME DERVILLY, *avec effroi.*

Mon Dieu!... monsieur...

DERVILLY.

Oh! rassurez-vous... ce que je veux faire est dans l'intérêt de notre bonheur à tous.

MADAME DERVILLY.

Notre bonheur!...

DERVILLY.

Cela vous étonne?... vous avez tort... Oh! j'ai beaucoup réfléchi depuis notre séparation... ma tête s'est calmée... mes idées ont mûri... et si mes affaires n'ont pas prospéré... je n'en ai pas moins gagné au moral... Vous en jugerez...

MADAME DERVILLY.

Enfin, monsieur?

DERVILLY.

Enfin, madame... j'avais quitté la France avec l'espoir de faire une fortune brillante (*d'un air aimable.*) que je me serais empressé de venir mettre à vos pieds... Le sort qui me poursuit m'a privé de cette consolation... La Belgique n'a pas répondu à mon attente... c'est maintenant un pays épuisé; je l'ai quitté pour n'y plus revenir. L'Angleterre, l'Allemagne ne valent pas mieux... Mais aujourd'hui l'Amérique présente encore des chances superbes... il s'y prépare une vaste entreprise dans laquelle on m'offre une belle et honorable position... Avec quelques fonds que j'espère trouver... je suis sûr d'y prendre une revanche éclatante et de m'enrichir rapidement. Votre nièce n'a que dix-sept ans... elle peut bien attendre ce moment.

MADAME DERVILLY.

Pauvre Cécile!... Et ce départ... monsieur, est fixé?...

DERVILLY.

Le paquebot qui doit nous transporter à New-Yorck met à la voile dans cinq jours.

MADAME DERVILLY.

Vous avez dit...

DERVILLY.

Que nous partons dans deux jours pour le Havre, et de là pour les États-Unis, où je vous emmène...

MADAME DERVILLY.

Vous m'emmenez, moi... monsieur... moi!

DERVILLY.

Assurément... Vous ne m'avez donc pas compris? Nous partons, vous dis-je, avec Cécile...

MADAME DERVILLY.

Mais vous n'y pensez pas!

DERVILLY.

Au contraire, chère amie, j'y ai mûrement songé... Avant de me décider à m'expatrier j'ai dû consulter, m'informer... Je connais les mœurs du pays que je vais exploiter; elles sont plus graves que les nôtres, l'esprit de famille y règne plus que chez nous. Un homme seul ne tenant à rien inspirerait peu de confiance; je ne veux y paraître qu'au milieu des miens.

MADAME DERVILLY.

L'ai-je bien entendu? Me rendre complice d'une hypocrisie! Ah! jusqu'ici du moins vous n'aviez pas ce défaut-là!

DERVILLY.

Madame, prenez garde; s'il entre dans vos calculs de me blesser!...

MADAME DERVILLY.

Non, pourvu qu'il n'entre pas dans les vôtres de me contraindre. J'ai souffert, monsieur... longtemps souffert, et vous savez s'il est sorti de ma bouche une plainte, un murmure... Quand vous m'outragiez par une conduite qui me brisait le cœur, vous ai-je fatigué de mes reproches et de ma douleur? Non; j'ai dévoré mes larmes en silence afin de ne pas troubler vos plaisirs; j'ai attendu... patiemment attendu... Je me disais que vos erreurs auraient un terme, et cependant elles devenaient chaque jour plus publiques, plus scandaleuses!... J'aurais eu le droit de m'éloigner, alors... je l'aurais dû peut-être...

DERVILLY.

Madame...

MADAME DERVILLY.

Oui, monsieur... tout le monde m'y exhortait... Et pourtant est-ce moi qui vous ai quitté?.. C'est vous qui m'avez fui, vous qui vous êtes fait justice! Depuis votre abandon j'ai vécu seule et triste, mais tranquille du moins... mais honorée... tout entière à l'éducation de ma nièce, de cet enfant que j'aimais si tendrement, et que j'avais dû éloigner de moi pour épargner à sa jeunesse le triste spectacle de votre conduite et de mes chagrins.

DERVILLY.

Eh bien!... Cécile est revenue près de vous...

MADAME DERVILLY.

Oui, monsieur... oui, je me suis hâtée de la rappeler aussitôt après votre départ... elle ne m'a pas quittée un moment. Hélas! je voulais la rendre d'autant plus heureuse que je l'avais été moins; et voilà qu'aujourd'hui, dans le même moment, vous venez sans pitié, avec ce sang-froid qui me glace et me tue, voilà que vous m'arrachez à la fois toutes mes consolations, toutes mes espérances!... Vous condamnez Cécile à la misère, et vous parlez encore de me réduire à l'esclavage! vous voulez nous traîner toutes deux à votre suite, dans je ne sais quel coin du monde où vous croyez voir briller un peu d'or!... Non, monsieur, non.

DERVILLY.

Songez-y, madame...

MADAME DERVILLY, *avec véhémence.*

Non, vous dis-je, vous vous exagérez ma faiblesse... je résiste à la fin. Dieu sait que, si j'avais trouvé en vous les sentiments d'un époux, quoi que vous eussiez ordonné, j'aurais obéi avec joie, avec transport, oui, obéi, m'eussiez-vous demandé ma vie? Que dis-je?... vous n'auriez été pour moi qu'un maître sévère et rigoureux, j'aurais obéi encore, monsieur... Mais votre odieuse conduite, vos indignes traitements ont tout rompu entre nous... L'époux a perdu ses droits, et c'est en vain qu'aujourd'hui le maître ordonne et menace... je n'obéirai pas! (*Mouvement de Dervilly. Avec énergie.*) Je n'obéirai pas, monsieur! je ne vous suivrai pas... je ne partirai pas!

DERVILLY.

Madame, encore une fois, songez-y.. Si vous me défiez, j'accepterai la lutte... Ce ne sera ni par orgueil, ni par égoïsme... j'ai la conviction que ce que je propose n'est pas moins dans votre intérêt que dans le mien... Je veux le bien général... je combattrai pour l'obtenir. D'ailleurs, il est temps de vous arracher à cet isolement auquel de malheureux événements m'avaient contraint de vous condamner; le monde, la société, où vous êtes appelée à briller longtemps encore, vous réclament.

MADAME DERVILLY.

Non, monsieur; cette vie calme et retirée est celle qui convient à la position que vous m'avez faite.

DERVILLY.

Vous avez tort; cette position est affligeante pour vous, triste pour moi... (*appuyant.*) dangereuse pour tous deux.

MADAME DERVILLY.

Que voulez-vous dire, monsieur?

DERVILLY.

Rien, madame... mais, vous le savez.. il ne me faut qu'un mot pour deviner.. et il m'a suffi d'un coup d'œil pour juger du péril.. Vous me comprenez?

MADAME DERVILLY.

Moi! nullement, monsieur...

DERVILLY.

Non... Eh bien! tant mieux... je serais enchanté de m'être trompé... mais je n'en espère pas moins que vous céderez à mes prières, madame; sinon... vous me forcerez à vous rappeler que j'ai le droit pour moi, et qu'il y a en France des tribunaux et des lois.

MADAME DERVILLY.

Ah! monsieur, cette menace...

DERVILLY.

Est inutile, je le sais, avec une femme comme vous. Vos propres réflexions, le souvenir du serment que toute femme fait à son mari de lui obéir et de le suivre en tous lieux... Et puis, je vous l'ai déjà dit... je reconnais mes torts... je les regrette... et je ne veux vivre désormais que pour me les faire pardonner.

(*Il veut lui prendre la main.*)

MADAME DERVILLY, *la lui retirant avec indignation.*

Ah!... monsieur...

DERVILLY, *contenant son dépit.*

Chère amie... je vous laisse une heure pour réfléchir, pour vous décider et prévenir Cécile. En attendant je vais réunir quelques débris épars de cette dot que je compte bien, quoi que vous en disiez, lui rendre plus tard... puis je verrai quelques amis qui m'aideront à m'assurer des ressources. (*avec fermeté.*) Mais quel que soit le résultat de mes démarches, ma résolution est inébranlable. Songez-y bien, madame... d'ici à peu de jours je m'embarque... je quitte la France... ou plutôt... nous la quittons.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADAME DERVILLY, *seule, accablée.*

Ah!... ah! mon Dieu... partir!... m'expatrier!... quitter la France pour le suivre, lui!... recommencer encore une fois cette existence odieuse... cette vie de tourments et de désespoir!... Non... oh! non... vous ne le permettrez pas; vous savez bien que ce supplice serait maintenant au dessus de mes forces... que j'aimerais mieux... Oh! oui, plutôt... (*s'arrêtant.*) Mon Dieu!... pardonnez-moi; mais je n'étais pas préparée à ce coup, et ma raison, mes idées se confondent... Hélas! que décider?... que résoudre?... Comment éviter?... Oh! impossible... car il l'a dit: c'est son droit... et si j'essaie de résister, les lois... oui, les lois me contraindront. Cela est vrai pourtant!... Cet homme avait juré de m'aimer, de me protéger!... Il m'a insultée, trahie, délaissée.. Et parce que je me suis résignée... parce que je me suis contentée de pleurer dans la retraite, il a le droit aujourd'hui de troubler mon repos!... Il peut venir, et il vient me dire: « Allons, madame... suivez-moi... partons... » Et s'il m'apprend où il lui plaît de me conduire, c'est qu'il le veut bien; car il a le droit de ne pas me répondre... Si je refuse, si je menace de publier ses torts envers moi... il répondra hypocritement qu'il s'est repenti et qu'il vient les réparer, et la loi m'ordonnera de le suivre... Et il pourra m'emmener où il voudra! là peut-être où il n'y a plus de lois pour protéger une femme, plus de tribunaux pour venger une victime!... C'est son droit... c'est la loi!... Ah!...

(*Elle retombe accablée et pleure amèrement.*)

SCÈNE VI.

MADAME DERVILLY, OLIVIER.

OLIVIER.

Clémentine!...

MADAME DERVILLY, *se relevant.*

Olivier, vous ici!... vous!

OLIVIER.

Oui... Avez-vous donc pensé, madame, que je vous abandonnerais au moment où mes conseils et mon appui allaient vous devenir plus nécessaires que jamais? Car, j'en suis sûr... le retour subit, inattendu de monsieur Dervilly vous annonce quelque nouveau malheur.

MADAME DERVILLY.

Hélas!

OLIVIER.

Si j'en avais douté, le sombre désespoir que je lis dans vos yeux... ces larmes amères me le diraient assez... Parlez, que veut-il? qu'exige-t-il encore de vous?

MADAME DERVILLY.

Ce qu'il veut, ce qu'il exige... Ah! monsieur Olivier, quelle position que la mienne!... Ce que j'ai enduré n'est rien en comparaison de ce qui se prépare!

OLIVIER.

Ciel!

MADAME DERVILLY.

Oui, car il vient me chercher pour me jeter sur une terre étrangère!

OLIVIER.

Qu'entends-je?

MADAME DERVILLY.

Plus de liberté pour moi!... de bonheur pour Cécile!... Il l'emmène aussi, la pauvre enfant!

OLIVIER.

Comment?... Et son mariage!

MADAME DERVILLY.

Devenu impossible... Ah! je puis vous dire cela, à vous qui nous portez tant d'intérêt... Cécile n'a plus de dot.

OLIVIER.

Il serait vrai! Je comprends : il veut fuir!... Ainsi, avec l'exil, c'est la misère, presque le déshonneur, qu'il vous rapporte!

MADAME DERVILLY, *avec égarement.*

Ah! silence... Mon Dieu! pardonnez-moi si je dis toutes ces choses! Elles s'échappent malgré moi!... Olivier... mon ami... que puis-je, que dois-je faire?

OLIVIER.

Me laisser mériter ce nom d'ami que vous m'avez donné, me permettre de vous sauver, de sauver votre nièce.

MADAME DERVILLY.

Comment?

OLIVIER.

Acceptez de moi ce que vous rejetiez hier... N'êtes-vous pas assez justifiée?... Offrez-lui de cet or, sa seule passion!... qu'il s'acquitte alors envers Cécile... et qu'il parte seul!... S'il refuse, rappelez-vous que vous n'avez plus le choix... On veut vous remettre sous le joug, vous imposer un despotisme insupportable... il faut vous en affranchir à tout prix... il faut fuir... Fuyez! Dites un mot... et pour vous conduire dans l'asile que vous aurez choisi... amis, famille, patrie, je quitte tout.

MADAME DERVILLY.

Vous!

OLIVIER.

Eh! que pouvez-vous craindre de moi?

MADAME DERVILLY.

Ah! vous n'y pensez pas...

OLIVIER.

Eh bien! écoutez... Mademoiselle Préval vous aime comme une sœur; partez avec elle, choisissez une retraite lointaine et sûre où personne ne pénètre, personne... pas même moi... Seulement, si vous consentez à partir, et si, comme vous me l'avez dit souvent, vous croyez me devoir quelque reconnaissance... alors, je ne vous demanderai qu'une grâce, madame, celle de m'écouter sans colère... lorsqu'au moment de nous séparer pour jamais peut-être (*avec attendrissement.*), pour jamais! je vous dirai : Clémentine, je vous aime!

MADAME DERVILLY.

Olivier!... Ah! qu'avez-vous dit?

OLIVIER.

La vérité... ce que j'ai été cent fois sur le point de vous dire... Mais je me rappelais tout à coup que vous n'étiez pas libre... qu'un tel aveu vous offenserait... je me taisais... Et vous savez si jamais mon respect pour vous s'est démenti un seul jour, un seul instant... Mais je vais vous perdre... et je ne puis plus garder le silence... Oui, je vous aime...

MADAME DERVILLY.

Olivier... Ah! taisez-vous, ne m'enlevez pas ma propre estime! c'est bien assez peut-être d'avoir perdu celle du monde.

OLIVIER.

Eh! que nous importe ce monde avec lequel nous n'avons rien de commun, ni sentiments, ni pensées? Ce monde frivole et méchant, toujours prêt à flétrir ce qu'il ne comprend pas! pourquoi nous préoccuper de ses calomnies?... Ne pensons pas à lui, et il nous oubliera.

MADAME DERVILLY.

Que me proposez-vous? Mais en supposant que je voulusse tout oublier, devoir, honneur, croyez-vous qu'on m'en laissât le pouvoir? Je suis mariée, vous l'oubliez toujours, et l'homme à qui m'engagent mes serments, l'homme dont je connais trop bien les torts n'a jamais du moins encouru le soupçon de lâcheté. Lui qui n'a jamais toléré la moindre offense, qui tant de fois a versé du sang pour un mot équivoque, que pensez-vous qu'il fît s'il se sentait outragé?

OLIVIER.

Ah! plût au ciel qu'il me fût permis de vous venger!

MADAME DERVILLY, *avec effroi.*

Vous!... Olivier, si je vous... (*se reprenant.*) si mon amitié vous est aussi chère que vous le dites, vous éviterez avec soin tout ce qui pourrait lui faire penser... Ah! je frémis à la seule idée qu'il pourrait m'adresser un reproche... un reproche mérité! Comment soutenir son regard? Et déjà même, s'il se présentait à moi, suis-je donc assez irréprochable pour ne pas rougir? Me défendre! me venger, dites-vous! mais ce serait tout lui apprendre, tout lui avouer!..

OLIVIER.

Tout lui avouer, Clémentine!... (*Elle se cache la figure dans ses mains.*) Clémentine, il est donc vrai... vous m'aimez... Oh! vous voudriez en vain me le cacher... mon amour vous a touchée; malgré vous, l'aveu s'en est échappé de vos lèvres!...

MADAME DERVILLY, *se levant, avec effroi.*

Ciel! écoutez!... mon mari!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DERVILLY.

MADAME DERVILLY, *avec effroi.*

Mon mari!

DERVILLY, *à part, en apercevant Olivier.*

Monsieur Olivier!... (*haut.*) Monsieur, je vous salue...

OLIVIER.

Monsieur!

DERVILLY, *à sa femme.*

J'ignorais, ma chère, qu'à présent vous eussiez l'usage de recevoir des visites si matin.

OLIVIER.

Je passais près d'ici, et je suis venu...

DERVILLY.

Quelque compte à régler, sans doute?

OLIVIER.

Précisément.. Madame avait désiré savoir... la somme exacte que j'avais été chargé par elle de vous faire parvenir sur le produit de sa propriété.

MADAME DERVILLY, *l'arrêtant.*

Monsieur Olivier.. (*à Dervilly.*) Vous savez que depuis longtemps monsieur Delaunay...

DERVILLY.

Il suffit... une visite de monsieur n'a pas besoin de commentaire.

OLIVIER.

Je craindrais, en la prolongeant... (*saluant Clémentine.*) Madame... (*voyant que Dervilly parcourt des papiers.*) Parlez-lui, voyez mademoiselle Préval.. (*haut.*) Dans une heure je viendrai savoir..

(*Il salue Dervilly.*)

DERVILLY.

Vous partez! Je n'essaierai pas de vous retenir; d'autres clients attendent vos conseils peut-être...

OLIVIER.

Peut-être...

DERVILLY.

Vous les donnez à domicile?

OLIVIER.

Je n'en donne, monsieur, qu'aux personnes que j'estime, que j'aime, et que je trouve sur ma route abandonnées et sans appui.

DERVILLY.

Et lorsqu'il ne se rencontre pas de ces personnes sur votre route... vous avez la bonté de vous déranger pour venir les trouver chez elles... C'est de la haute philanthropie.

OLIVIER.

Que voulez-vous, monsieur?... Tant d'hommes ne se plaisent qu'à faire le mal... il faut bien que quelques-uns se chargent de le réparer.

(*Sourire de colère de Dervilly. Olivier salue et sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DERVILLY, DERVILLY.

DERVILLY.

Eh bien! madame... voilà qui est assez clair!.. J'avais raison tantôt, ce me semble... et mes craintes n'étaient pas si mal fondées que vous le croyiez, ou plutôt que vous paraissiez le croire...

MADAME DERVILLY.

Monsieur...

DERVILLY.

Me direz-vous encore que vous ne me comprenez pas?... Je pensais, en arrivant, n'avoir qu'un motif pour vous emmener en Amérique, je vois que j'en ai deux... et je conçois maintenant votre résignation et le goût que vous avez pris à la solitude... Que dis-je, le goût?... c'est de la passion.

MADAME DERVILLY.

Monsieur... ce langage...

DERVILLY.

Est tout naturel. Comment donc?... une retraite où l'on reçoit des visites soir et matin... et quelles visites!... Hier, à mon arrivée, je vous trouve seule avec monsieur Olivier... aujourd'hui je rentre après une courte absence... encore monsieur Olivier!

MADAME DERVILLY.

Vous supposez?...

DERVILLY.

A quoi bon, quand les faits parlent?

MADAME DERVILLY.

Encore une fois, j'ai, vous le savez, monsieur... j'ai avec monsieur Olivier des relations d'affaires; il s'est chargé de vendre la propriété que m'avait léguée une de mes parentes, de placer l'argent qui m'en est revenu, et dont je vous ai fait passer en Belgique la majeure partie. C'est d'ailleurs un honnête homme; je vous l'ai entendu dire souvent à vous-même.

DERVILLY.

Eh! sans doute... un très honnête homme, un banquier plein de probité, à qui je confierais tout à l'heure encore un million... si je l'avais... Malheureusement je... Aussi je suis loin d'attaquer son honneur; je voudrais seulement qu'il ménageât mieux le mien... Or, sa présence ici...

MADAME DERVILLY.

C'est un ami généreux, sincère, qui s'intéresse beaucoup à Cécile et à monsieur Frémont, à leur mariage... qui à l'instant même me faisait à ce sujet des offres...

DERVILLY.

Et quelles offres vous faisait-il?

MADAME DERVILLY.

Je lui parlais vaguement d'un obstacle qui pourrait retarder cette union, détruire leurs espérances; il cherchait à le connaître, et soupçonnant peut-être nos embarras, dans le cas, disait-il, où ce serait d'argent qu'il s'agirait, où une somme quelconque serait nécessaire, il la mettait à notre disposition.

DERVILLY, *avec ironie.*

Par amitié pour Cécile !... pour monsieur Jules !...

MADAME DERVILLY.

Oui, monsieur.

DERVILLY.

Laissez donc... L'amitié qui prête... chimère... conte d'autrefois... je n'y crois pas... je crois tout au plus à celle qui emprunte... Les amis, madame... Eh ! mon Dieu ! je viens encore de les éprouver !... J'en ai vu deux à qui j'ai rendu les plus grands services autrefois... Comptez donc sur la réciprocité !... Non, madame, vous vous trompez, ou vous voulez me tromper ; non, ce n'est pas l'amitié qui inspirait à monsieur Olivier ces offres si touchantes ; c'est un sentiment plus tendre encore... Monsieur Olivier vous aime... je n'ai pas la prétention de vous l'apprendre...

MADAME DERVILLY.

Ah ! monsieur !...

DERVILLY.

Il vous aime, et vous l'aimez aussi... Je n'en veux pour preuve que la confiance qui règne entre vous, confiance dont j'aurais droit de me plaindre ; car enfin, mes secrets m'appartiennent, et si je veux bien vous les dire, ce n'est pas une raison pour qu'un tiers...

MADAME DERVILLY.

Encore une fois, monsieur, vous savez bien que monsieur Delaunay connaissait notre position.

DERVILLY.

Et il savait tout le parti qu'on pouvait en tirer. (*Mouvement de madame Dervilly.*) Du reste, je connais vos principes ; je ne doute pas qu'ils ne vous aient protégée jusqu'à ce jour. Quoi qu'il en soit... si, par malheur, inexpérience des affaires, ou pour toute autre cause que l'on voudra, j'ai perdu ma fortune...

MADAME DERVILLY.

Et la mienne, monsieur.

DERVILLY.

Et la vôtre, madame... je le confesse et vous m'en voyez... doublement affligé !... Je n'ai plus rien, ou à peu près... mais si, voyant mon embarras... momentané... si connaissant le prix que j'attache à la richesse, non pour ce qu'elle vaut en elle-même, mais parce qu'aujourd'hui l'or est tout en ce monde... qu'il est la source de toute considération... si, dis-je, sachant cela... on a pensé que je serais homme à me laisser éblouir par des offres comme celles que vous paraissez chargée de me faire, et que je consentirais à fermer les yeux sur une intrigue...

MADAME DERVILLY.

Ah ! vous ne le croyez pas... non... et j'atteste...

DERVILLY.

Je vous ai déjà dit, madame, que je n'appréhende rien aujourd'hui, mais je craindrais tout pour l'avenir. Je puis être un spéculateur maladroit, mais un mari complaisant, jamais, madame.

MADAME DERVILLY, *fondant en larmes.*

Monsieur... ah ! monsieur, c'en est trop... Ces soupçons odieux, ces outrages dont vous m'accablez...

DERVILLY.

Des larmes, des sanglots ne prouvent rien... Croyez-moi, songez plutôt que le temps presse, que nous devons partir. Le peu de succès de mes démarches va hâter encore le moment où nous devons quitter Paris...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *en dehors.*

Dans le salon, dites-vous ?

DERVILLY.

On vient, madame. (*Elle continue de pleurer.*) Encore ! Allons, je vous laisse ; une femme qui pleure, c'est un orage qui passe.

(*Il rentre chez lui en saluant mademoiselle Préval, qui paraît au fond.*)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE PRÉVAL, MADAME DERVILLY.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *faisant à Dervilly une profonde révérence.*

Monsieur... (*regardant madame Dervilly.*) Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? Ah ! mon Dieu ! Que vois-je, qu'avez-vous donc ?

MADAME DERVILLY.

Moi... rien !

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien ! qu'avez-vous décidé ? Monsieur Jules... où en est son mariage ?

MADAME DERVILLY.

Rompu à jamais !

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Rompu ! Et pourquoi ?

MADAME DERVILLY.

Par des motifs... Monsieur Dervilly ne veut pas... il dispose autrement du sort de sa nièce.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Et qu'en veut-il faire ?

MADAME DERVILLY.

L'emmener loin de la France, avec lui... avec moi.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Qu'entends-je ? Vous partez ! vous ! Cécile !... Et moi donc, et moi ? croyez-vous que je reste en France si vous la quittez ? Non, je partirai, je vous suivrai... Il faudra bien qu'il m'emmène aussi, je le lui ai dit tantôt ; il m'emmènera. Grâce au ciel, je suis libre, et avec ma fortune,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

on trouve partout... Enfin, je pars, je ne vous quitte pas.

MADAME DERVILLY.

Chère amie... ce dévouement...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Songez donc... Que deviendrais-je sans vous et Cécile?... mes seules amies, ma seule famille... Enfin... où allons-nous?... Quel pays?... quelle contrée?...

MADAME DERVILLY.

Aux États-Unis, en Amérique.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *effrayée.*

En Amérique!... là-bas, si loin?... de l'autre côté... l'Océan!... Traverser l'Océan! moi qui ai une peur affreuse de l'eau!... moi qui ferme les yeux quand ma calèche passe sur les ponts... je traverserais... Ah! ça ne se peut pas... Je parlerai à monsieur Dervilly... L'Italie, la Russie, la Turquie, la Sibérie... ça m'est égal... mais l'Amérique... Non... il faut qu'il y renonce... Dites-le-lui, priez-le...

MADAME DERVILLY.

Moi! m'écouterait-il? m'a-t-il jamais écoutée!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien!... résistez.

MADAME DERVILLY.

Résister!... Hélas! je l'ai voulu... Il m'a menacée... Ah! vous ne le connaissez pas... Je vous l'ai dit... cet homme est sans pitié... Je lui ai dû... je lui devrai tous mes malheurs.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Que dites-vous?... Comment... il serait possible!... Ce que vous me racontiez hier, ce tableau que vous me traciez, cette jeune femme si malheureuse, c'était vous! (*Madame Dervilly pleure amèrement.*) vous qu'il a traitée ainsi... vous! un modèle de vertu, de patience, de douceur... vous qui l'aimiez tant!... Ah!... Et fiez-vous donc aux apparences... moi qui le trouvais si bien! Mais c'est un monstre que cet homme-là.

MADAME DERVILLY.

Silence! il est là.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *effrayée et baissant la voix.*

Ah! il est là... (*la haussant peu à peu.*) Et que m'importe? après tout. Je ne le crains pas, moi. Grâce au ciel, je ne dépends pas de lui, ni de personne, je suis libre... Ah!... la liberté, l'indépendance! Je ne m'étonne plus que les poëtes et les journaux disent de si belles chosses là-dessus. Et mariez-vous donc après cela... pour être trompée, délaissée, ruinée, et exportée en Amérique!... Ah! je ne lui pardonnerai jamais ce dernier trait... Pauvre amie!... Il est bien heureux d'avoir épousé un ange... Si j'avais été sa femme!...

MADAME DERVILLY.

Eh! qu'auriez-vous fait?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ce que j'aurais fait! Mais j'aurais... d'abord j'aurais crié, et très fort... je l'aurais mené devant la cour royale, la cour d'assises, la cour des pairs, la cour des comptes, devant toutes les cours possibles, et la Chambre des Députés aussi.

MADAME DERVILLY.

Y pensez-vous? de l'éclat, du scandale... un procès!

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Certainement, un procès, un grand procès, où j'eusse plaidé moi-même s'il l'eût fallu... et mon tyran eût-il pris dix avocats, je réponds qu'ils auraient trouvé à qui parler... et nous aurions vu qui de nous tous aurait le premier renoncé à la parole! Ce n'est pas moi toujours. Ah! je ne suis qu'une demoiselle craintive et timide, mais l'injustice et l'ingratitude me révoltent, m'exaspèrent, me soulèvent. Et je ne conçois pas comment vous n'en êtes pas morte; à votre place j'en serais morte.

MADAME DERVILLY.

Ah!...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Oui, tout exprès pour forcer la loi à me venger! Mais enfin, que comptez-vous faire?

MADAME DERVILLY.

Le sais-je moi-même?

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Eh bien!... si... Eh! mais, au fait, pourquoi pas? Ma terre de Saintonge... une retraite charmante où je vous emmène en secret avec Cécile... et dès que nous saurons qu'il est là-bas, nous revenons... Il me faut absolument quelqu'un pour surveiller mes intérêts. J'achète l'étude pour monsieur Jules, qui épouse votre nièce... Hein? que dites-vous de ce plan?

MADAME DERVILLY.

Excellente amie, combien je suis touchée! Mais tout cela est impossible... il ferait un éclat.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Et quand je pense qu'il suffit d'un seul homme pour causer tout ce mal!... Je ne sais pas ce que je lui dirais, à ce scélé... (*s'arrêtant et prêtant l'oreille à droite.*) Hein?

MADAME DERVILLY.

C'est lui qui vient me demander ma résolution, sans doute, et je ne sais...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Voulez-vous que je lui parle, moi?

MADAME DERVILLY.

Non, cela l'irriterait encore... Je vais réfléchir... chercher un moyen... (*La porte de Dervilly s'ouvre.*) Le voici: (*Elle sort vivement.*)

MADEMOISELLE PRÉVAL, *la suivant.*

N'importe, je vais lui parler.

SCÈNE X.

DERVILLY, MADEMOISELLE PRÉVAL.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Nous allons voir! (*Elle se retourne, se trouve en face de Dervilly et pousse un cri.*) Ah!

DERVILLY, *avec humeur, à part.*

Ah! encore cette folle!

MADEMOISELLE PRÉVAL, *à part, intimidée.*

Dieu... ce regard! (*haut.*) Monsieur.

DERVILLY, *sèchement.*

Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRÉVAL, *déconcertée, à part.*

Je ne sais si c'est la peur ou l'indignation... mais je... Et puis monsieur Jules qui m'attend.

DERVILLY.

Mademoiselle, vous désiriez...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *avec un peu de résolution.*

Monsieur... (*troublée par l'attitude de Dervilly, elle lui fait une profonde révérence.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur... (*Elle s'éloigne, s'arrête au fond et dit d'un ton menaçant :*) Ah! si j'étais un homme, cela ne se passerait pas ainsi... Tyran!... despote!

(*Dervilly se retourne. Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DERVILLY, *puis* OLIVIER.

DERVILLY.

Eh! mais... à qui en a-t-elle donc?... Cet air courroucé... Ah! je comprends; elle aura reçu les confidences de madame Dervilly, qui ne m'aura pas épargné... Que m'importe? et pourvu qu'elle obéisse... (*apercevant Olivier qui paraît au fond.*) Ah! encore lui! (*à Olivier.*) Je ne m'attendais pas, monsieur, à vous revoir si vite.

OLIVIER *.

Aussi n'est-ce pas vous à qui je désirais avoir l'honneur de parler, monsieur.

DERVILLY.

C'est possible. Je n'en ai pas moins le droit de vous demander ce qui vous amène chez moi.

OLIVIER.

Trouvez bon que je me dispense de vous répondre.

DERVILLY.

Vous oubliez que, depuis hier, il y a un maître ici! Cela change vos habitudes... Pendant mon absence, ma femme a reçu qui bon lui semblait; à compter de ce jour on ne vient chez moi qu'avec ma permission, on en sort par mon ordre.

OLIVIER, *très vivement.*

Monsieur!...

* Olivier, Dervilly.

DERVILLY.

Calmez-vous... point d'éclat!.., Vos visites me déplaisent... je vous engage à les cesser.

OLIVIER.

C'est peut-être aussi mon intention, monsieur... mais madame Dervilly a réclamé de moi un service, et il faut avant tout...

DERVILLY.

Ce service, madame Dervilly vous dispense maintenant de le lui rendre... Encore une fois, je suis de retour... et désormais madame Dervilly n'aura plus besoin des services ni de la protection de personne...

OLIVIER.

Je serais heureux de le lui entendre dire, monsieur.

DERVILLY.

Et c'est un bonheur qu'il m'est impossible de vous laisser goûter.

OLIVIER.

Cependant... (*se contenant.*) je ne voudrais pas vous offenser, monsieur; mais j'ai quelques raisons de croire... de douter...

DERVILLY.

De mes paroles... Permis à vous, comme à moi de la pureté de vos intentions en venant ici.

OLIVIER.

Monsieur...

DERVILLY.

Faut-il vous répéter ce que j'ai dit à ma femme?

OLIVIER.

Quoi donc?... Que lui avez-vous dit?

DERVILLY.

Eh! mais... ce que je pensais de vous... de vos projets... de ces offres généreuses que je repousse...

OLIVIER.

J'entends... vous m'aurez calomnié!...

DERVILLY.

Vous voulez dire démasqué.

OLIVIER.

Monsieur, ce langage!...

DERVILLY.

Que voulez-vous? mon cher... c'est votre faute... J'y mets des procédés... mais vous me forcez...

OLIVIER.

Heureusement, madame Dervilly me connaît... elle n'aura pas ajouté foi...

DERVILLY.

Ah! assez, monsieur... Ne voyez-vous pas que cet entretien me fatigue... que votre présence me pèse et m'irrite?... Pour la dernière fois... c'est en vain que vous resteriez ici... vous ne parlerez pas à madame Dervilly.

OLIVIER.

La confiance dont elle m'honore, et dont je crois être digne, me donne le droit.

DERVILLY.

Il n'y a d'autres droits ici que les miens...

OLIVIER.

Je me garderais de les contester si vous n'en abusiez pas.

DERVILLY.

Ce n'est pas en vous invitant à sortir, du moins..

OLIVIER.

Non... mais en causant le malheur et la ruine de tous ceux qui vous entourent.

DERVILLY, *s'animant.*

C'en est trop... Est-ce une affaire que vous voulez?... Parlez!

OLIVIER.

Moi, monsieur!... (*se contenant.*) non... Et Dieu sait qu'en venant ici je n'avais pas le dessein de vous provoquer; mais je sens que j'avais trop présumé de mes forces... et qu'il me serait impossible de me trouver plus longtemps ainsi seul avec vous... sans vous dire à mon tour ce que je pense, ce que j'ai toujours pensé de votre conduite...

DERVILLY.

Achevez donc; que craignez-vous?

OLIVIER.

Rien, monsieur, mais je suis chez vous...

DERVILLY.

Oh! qu'à cela ne tienne, mon cher monsieur... Des cérémonies entre nous... Je vous ai donné l'exemple... je me suis exprimé librement sur votre compte... Il est trop juste... Vous parliez de ma conduite... elle vous a déplu... Allons... parlez donc... Avez-vous peur?...

OLIVIER.

Peur!... Ah! c'en est trop!... et puisque vous m'y forcez... oui, votre conduite envers madame Dervilly a été celle d'un homme sans âme, sans honneur!... Odieux époux... tuteur infidèle!... Oui, monsieur, je sais tout... Mais rassurez-vous... votre opprobre retomberait sur elle... je me tairai!... Mais ce combat que vous semblez me demander, je ne le désire pas moins que vous; car le ciel est juste... il ne permettra pas qu'elle reste plus longtemps en votre pouvoir!

DERVILLY.

Nous verrons cela.

OLIVIER.

Quand vous voudrez... aujourd'hui, demain?...

DERVILLY.

Demain... je serai parti...

OLIVIER.

Nous verrons cela.

DERVILLY.

Nous?... c'est-à-dire... l'un de nous... Dans une heure...

OLIVIER.

Le lieu?

DERVILLY.

A deux pas... Le terrain le plus commode, sous les murs de ce parc.

OLIVIER.

Apportez vos armes... j'aurai les miennes... les témoins choisiront.

(*Il s'éloigne.*)

DERVILLY.

Très bien... (*Il le suit au fond.*) Dans une heure... Je vais prendre mes armes.

OLIVIER.

Je compte sur vous.

SCÈNE XII.

DERVILLY, MADAME DERVILLY.

MADAME DERVILLY, *qui a entendu les derniers mots et s'élance de sa chambre.*

Il compte sur vous... dans une heure!... Que signifie ce regard?... Ah! je devine... vous vous battez...

DERVILLY, *froidement.*

Oui, madame... et à cause de vous.

MADAME DERVILLY.

De moi!

DERVILLY.

Quel autre sujet de querelle pourrais-je avoir avec monsieur Olivier?

MADAME DERVILLY.

Ainsi, je suis la seule cause... C'est bien seulement pour moi que ce combat...

DERVILLY.

Oui, madame...

MADAME DERVILLY.

Dieu soit loué!... car alors il n'aura pas lieu... Non, c'est impossible... Et pourquoi?... qu'ai-je fait?... Oh! je le jure devant Dieu... vos soupçons, monsieur, sont injustes...

DERVILLY, *s'animant.*

Monsieur Olivier ne vous aime pas?... il ne venait pas ici marchander mon honneur?...

MADAME DERVILLY.

Non, monsieur... non... Jusqu'ici, hélas! votre honneur n'a été compromis que par vous, et monsieur Olivier venait vous offrir les moyens de le sauver...

DERVILLY.

A quelle condition?...

MADAME DERVILLY.

A une seule... (*Mouvement de Dervilly. Elle se hâte de poursuivre.*) qui ne concernait que mon repos, que j'ai pu écouter sans rougir, et que vous pourriez accepter sans honte.

DERVILLY.

C'est possible; mais il est trop tard maintenant.

MADAME DERVILLY.

Trop tard, mon Dieu!... Mais quelles preuves faut-il vous donner?

DERVILLY.

C'est inutile... je vous crois, et je n'aurais peut-être pas insisté si monsieur Olivier eût montré la même retenue avec moi. Mais il m'a fait en-

tendre de ces paroles qui ne s'oublient ni se pardonnent. (*regardant autour de lui.*) Instruit par vous... par vous, madame, qui lui avez livré mon secret...

MADAME DERVILLY.

Ah! ne craignez pas...

DERVILLY.

En pareil cas je ne compterais pas sur la discrétion de mon meilleur ami, madame; jugez si je puis me fier à celle de votre... (*Mouvement de madame Dervilly.*) de votre défenseur. Encore une fois, il est trop tard. Monsieur Olivier m'a insulté, outragé; ma réputation et mon honneur sont entre ses mains... un mot de lui peut me perdre pour jamais.

MADAME DERVILLY, *avec élan.*

Il ne le dira pas!

DERVILLY.

Pas aujourd'hui, parce qu'il vous aime et qu'il espère encore; mais demain, lorsqu'il verrait que je suis un obstacle à ses projets, demain, madame, il me menacerait de le dire, et après-demain il le dirait... (*avec colère.*) Ah!...

MADAME DERVILLY, *éperdue.*

Arrêtez, monsieur... Vous aviez raison; c'est moi qui suis cause... moi qui lui ai tout appris... et si vous vous battez... si l'un de vous... Ah! cette idée... Vous n'irez pas, monsieur; ce duel n'aura pas lieu... je saurai bien l'empêcher.

DERVILLY.

Vous!... comment?

MADAME DERVILLY.

En me jetant à vos pieds... en vous suppliant à mains jointes...

DERVILLY.

De ne pas tuer monsieur Olivier!

MADAME DERVILLY.

Ah! monsieur, par grâce! par pitié! monsieur. Écoutez; vous vouliez partir... eh bien! j'y consens... oui, partons, emmenez-moi... oh! emmenez-moi loin d'ici, loin de la France... Que craindrez-vous alors? Dites, voulez-vous? Et quels que soient vos torts envers moi... j'oublierai tout... jamais un mot, une plainte... Oh! partons, n'est-ce pas? aujourd'hui, à l'instant... Je lui écrirai que c'est moi qui l'ai voulu... que j'ai voulu partir...

DERVILLY.

C'est ce qu'il fallait lui dire ce matin, madame.

MADAME DERVILLY, *le retenant toujours.*

Monsieur...

DERVILLY.

Voici l'heure; on m'attend.

MADAME DERVILLY.

Non... je m'attache à vos pas...

DERVILLY.

Laissez-moi.

MADAME DERVILLY.

Non, monsieur... par grâce!...

DERVILLY.

Il est trop tard, vous dis-je.

(*Il la repousse; elle reste un moment à genoux et à demi évanouie.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DERVILLY, *seule, se levant.*

Monsieur!... monsieur!... (*Elle va à la porte en chancelant.*) Ecoutez, monsieur .. ouvrez-moi... (*Elle cherche à ouvrir la porte.*) Mon Dieu! fermée... Ah! je ne puis... Monsieur!... (*écoutant.*) Ciel! il s'éloigne, il part!... L'escalier qui conduit au jardin!... Ah! plus d'espoir... Et Olivier, comment a-t-il pu consentir?... (*La femme de chambre entre tenant une lettre à la main.*) Qui vient là?... que me veut-on?... Une lettre!... (*reconnaissant l'écriture.*) Ah! (*Elle prend vivement la lettre.*) donnez, donnez... Laissez-moi. (*La domestique sort; madame Dervilly ouvre la lettre.*) De lui!... Que me veut-il? se justifier? Ah! qu'il n'espère pas que je lui pardonne! (*lisant.*) « Madame, au moment où vous lirez cette lettre vous aurez appris déjà peut-être que, placé en face de celui par qui vous avez tant souffert, je n'ai pu maîtriser les sentiments que sa vue excitait en moi. Il vous accusait, madame... il me calomniait... pouvais-je me taire? » (*s'interrompant.*) Il le fallait pourtant. (*lisant.*) « Mais depuis, plus calme, j'ai envisagé toutes les conséquences de ce combat... Rassurez-vous, il n'aura pas lieu. » (*s'interrompant.*) O mon Dieu! merci! Il a compris que, me venger ainsi, c'était me déshonorer (*lisant.*) « Je vais au rendez-vous, mais pour accepter toutes les conditions que monsieur Dervilly me dictera. Pour vous je renonce à ma vengeance, car je redoute moins le mépris de monsieur Dervilly qu'un seul de vos reproches. Adieu, madame, adieu pour toujours... Puisse ce dernier sacrifice mériter une place dans votre souvenir à l'infortuné qui ne vous oubliera jamais, et qui, après le bonheur de vous consacrer sa vie, ne regrette que celui de pouvoir mourir pour vous. » Ah! généreux Olivier!...

SCÈNE XIV.

MADAME DERVILLY, CÉCILE.

CÉCILE, *accourant.*

Ma tante! ma tante!... Mon Dieu! vous savez ce qui se passe? Monsieur Olivier, mon oncle... une querelle... un duel!...

MADAME DERVILLY.

Comment!... qui t'a dit?...

CÉCILE.

Jules, qui avait rencontré monsieur Olivier

et qui venait ici chercher mon oncle... Il était si pâle... si agité... j'ai craint quelque malheur, et j'ai voulu le retenir. Mais lorsqu'il a vu que mon oncle venait de sortir, rien n'a pu l'arrêter. « Laissez-moi, s'est-il écrié, laissez-moi ! et rassurez-vous : ils ne se battront pas. »

MADAME DERVILLY.

Non, mon enfant, non; monsieur Jules t'a dit vrai; ils ne se battront pas. C'est aussi ce que m'écrit monsieur Olivier.

CÉCILE.

Vraiment !... Ah! quel bonheur !

(On entend un coup de pistolet.)

MADAME DERVILLY.

Ah !...

CÉCILE.

Ciel !... *(voyant sa tante défaillir.)* Ah! ma tante !... Du secours !

MADAME DERVILLY.

Reste.

SCÈNE XV *.

LES MÊMES, MADEMOISELLE PRÉVAL, *puis* OLIVIER.

MADEMOISELLE PRÉVAL; *au moment où elle entre on entend un second coup de pistolet.*

Ah! encore... Qui peut donc ?...

CÉCILE, *montrant madame Dervilly qui est tombée anéantie sur un fauteuil.*

Silence !

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah !... cet effroi... Qu'est-ce donc ?...

CÉCILE, *bas.*

Un duel.. Mon oncle... monsieur Olivier...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Monsieur Olivier !... lui aussi !... *(à part.)* lui que je croyais si sage... si posé !... *(à Cécile.)* Mais ce duel avec votre oncle, pourquoi ?... *(frappée.)* Ah! est-ce que...

MADAME DERVILLY.

Il me trompait... Cette lettre... c'était pour m'abuser...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *qui a entendu, à part.*

Plus de doute... *(haut.)* Chère amie...

MADAME DERVILLY, *se levant vivement.*

Ecoutez... on vient.. monsieur Dervilly...

MADEMOISELLE PRÉVAL, *écoutant.*

Non...

MADAME DERVILLY, *dans la plus grande anxiété.*

Si... oh ! si... des pas, vous dis-je... on approche... Ah! mon Dieu !... soutenez moi... je me meurs! *(voyant entrer Olivier, elle fait un pas vers lui et s'arrête.)* Olivier... monsieur... qu'avez-vous fait ?... Retirez-vous... Pourquoi m'écrire ?... pourquoi m'abuser ?

OLIVIER.

J'ai tenu ma promesse...

MADAME DERVILLY.

Comment ?... ce combat...

OLIVIER.

Un autre que moi...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Un autre... et qui donc ?...

CÉCILE, *vivement, avec crainte.*

Ciel !... monsieur Jules...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah ! c'est vrai ! Tantôt, lorsque je lui ai appris que monsieur Dervilly l'avait trompé, qu'il s'opposait à son mariage et voulait vous emmener, il est tombé dans un désespoir, il s'est mis dans une colère... et il m'a quittée en jurant de se venger.

OLIVIER.

Et rien n'a pu le détourner de ce projet... Il avait d'ailleurs rendu le combat inévitable...

CÉCILE, *pleurant.*

Oh! mon Dieu !... Jules !...

OLIVIER.

Rassurez-vous, mademoiselle, vous le reverrez bientôt... Une blessure légère...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Vraiment ?... Pauvre garçon !...

CÉCILE.

Et mon oncle ?

OLIVIER, *bas.*

Monsieur Dervilly !...

(Il baisse les yeux.)

MADAME DERVILLY, *presque à genoux.*

Je comprends... Ah! mon Dieu! il fut bien coupable envers moi... mais, au nom de toutes mes souffrances... de toutes mes douleurs... pardonnez-lui...

OLIVIER, *à mademoiselle Préval.*

Mademoiselle... et vous, Cécile, veillez bien sur elle; je l'abandonne à votre tendre amitié.

MADEMOISELLE PRÉVAL.

Ah! comptez-y... Vous partez ?

OLIVIER.

Oui... ma présence... en ce moment...

MADEMOISELLE PRÉVAL.

C'est juste... je comprends... *(à part.)* Pauvre jeune homme ! Mais plus tard... Pour moi, c'en est fait, j'y renonce... Après tout, deux amis sûrs, dévoués, valent bien un mauvais mari !... *(soupirant.)* Je resterai vieille fille !... *(presque gaîment.)* Mais qui sait ?... je serai peut-être encore la plus heureuse !

(Olivier sort : en leur recommandant Clementine ; mademoiselle Préval et Cécile s'approchent d'elle, lui prennent la main.)

* L'orchestre accompagne le dialogue pendant toute cette dernière scène, de même qu'à la fin du premier acte, il commence à jouer, lorsque Dervilly et sa femme restent seuls.

FIN D'UN MÉNAGE PARISIEN.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel